JULIEN MAUVEAUX

APRÈS LES GÉMISSEMENTS DE PASCAL

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ED. CHAMPION
5, Quai Malaquais, 5

1922

APRÈS
LES GÉMISSEMENTS
DE PASCAL

PUBLICATIONS DE JULIEN MAUVEAUX

VERS

Les Dolents. Paris, Vannier, 1890. — **Campenottes.** Montbéliard, Petermann, 1894. — **Yang-Ha.** Besançon, Imp. du « Progrès », 1895. — **La Mort du comte Etienne.** Besançon, id., 1899. — **Les Rescapés.** Besançon, Imp. Millot, 1918.

PROSE

Phryné. Paris, A. Charles, 1899. — **La recherche du père en tant que géniteur.** Paris, Marchal et Billard, 1900. — **La Reprise.** Besançon, Edit. du « Progrès Comtois », 1901. — **Lèvres rouges et balcons fleuris.** Paris, Lib. des Contes modernes, 1903. — **La libre pensée en face des dogmes.** Paris, Marchal et Billard, 1903. — **La conception théologique et la conception humaine.** Paris, id., 1906. — **Contes libres penseurs.** Paris, Schleicher, 1908. — **L'esprit maçonnique.** Montbéliard, Barbier, 1913. — **Diderot.** Montbéliard, id., 1914.

Travaux sur l'Histoire du Comté de Montbéliard

Note sur l'occupation de Montbéliard en 1699. Montbéliard, 1902. — **Rixes entre Montbéliard et Héricourt,** fin du XVIIIe siècle. Id., 1903. — **Le service des incendies à Montbéliard** depuis le XIIIe siècle. Id., 1905. — **Hugues Bois-de-Chesne.** Id., 1906. — **La poste montbéliardaise,** XVIIe et XVIIIe siècles. Id., 1907. — **Inventaire des archives communales et hospit. de la ville de Montbéliard.** Id., 1910. — **Une Montbéliardaise en condition,** XVIIIe siècle. Id., 1912. — **Armorial du Comté.** Id. 1913.

A la librairie Champion, à Paris, 5, quai Malaquais

Le fonds Beurnier aux archives de Montbéliard, 1919. — **Montbéliard pendant la grande guerre,** avec le Livre d'or, 1920 (2 vol.). — **Après les gémissements de Pascal,** 1922. — En collab. avec M. Léon Nardin : **Histoire des corporations d'arts et métiers** des ville et comté de Montbéliard, 1910 (2 vol.). — **Archives et archivistes** de la Principauté de Montbéliard, 1918.

Pour paraître :

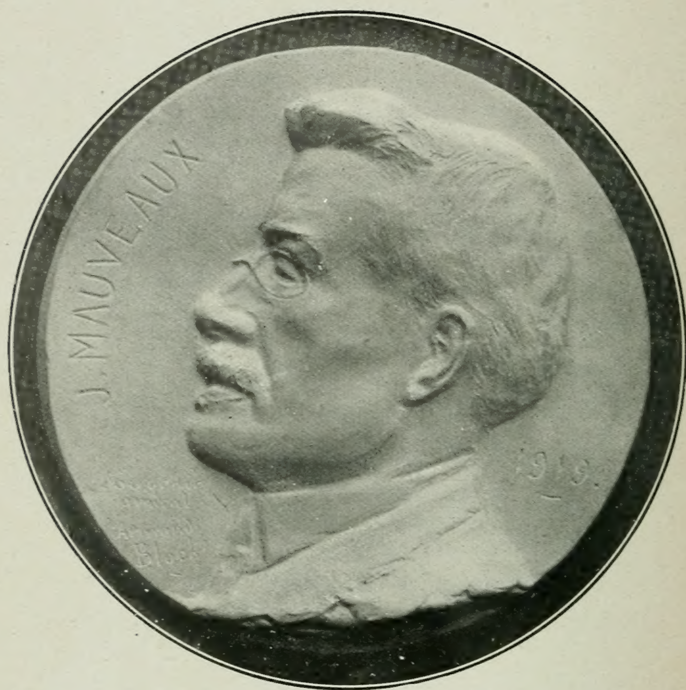
Le colonel Berdot, (1749-1825).

A HENRI CAILLODS

Ce livre de notules,

que je lui ai promis.

J. M.


J. MAUVEAUX

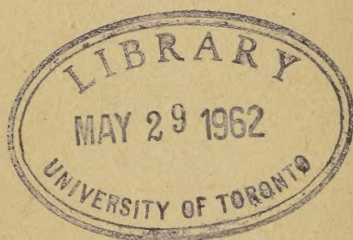
JULIEN MAUVEAUX

APRÈS

LES GÉMISSEMENTS DE PASCAL

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉD. CHAMPION
5, Quai Malaquais, 5

1922


LIBRARY
MAY 29 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT

Ceci provient de la tourmente de 1914, quand on ne tenait plus à rien des choses qui font le prix et la beauté de la vie, quand la vie elle-même, que la puissance militaire de notre pays cessait de garantir, était devenue du jour au lendemain si misérable et si précaire. C'était le moment où les armées allemandes, ayant foulé aux pieds la petite Belgique, envahissaient la France, dévastant, pillant, brûlant tout sur leur passage, violentant les femmes et massacrant les civils.

Toujours sur le point de voir dans cette trouée de Belfort, de tout temps ouverte aux

invasions, se renouveler les horreurs commises en Belgique et dans le nord de la France, notre population aguerrie attendait résolument l'arrivée de la vague. Le cœur, ici, à la première heure, s'était haussé à l'acceptation du suprême sacrifice. Quelle force dans le renoncement ne puise pas l'homme pour affronter les instants qu'il croit lui rester à vivre ! Une fois qu'il se sent prêt pour mourir, qu'il s'est, par la raison, dépouillé de tout, biens, liens, affections les plus chères, sa pensée aussi se dévoile. Moment de nudité totale. Lorsque le sang innocent rougit la terre et qu'on ne peut pas soi-même porter des coups dans la mêlée, l'idée devient le refuge de ceux à qui est refusée l'action. On juge l'humanité comme si on avait cessé déjà d'en être membre. On se soulage en des méditations solitaires qui dépassent l'homme d'une patrie. On a l'illusion de travailler, quand le

monde s'écroule, à quelque chose de durable et de plus humain. Dans ces nuits de guerre où résonnait presque sans interruption le canon de l'Alsace, notre esprit, qu'avait surexcité la besogne du jour, vers d'autres sujets tournait ses inquiétudes et ses préoccupations. Pour nous délivrer, pouvoir dormir, nous jetions alors sur le papier ces notules ; ainsi seulement, en prenant une forme visible, notre pensée s'apaisait.

La catastrophe de 1914-1918 nous a dégoûté pour toujours de ce que Verlaine appelait déjà « de la littérature ». Sincérité pascalienne, clarté voltairienne, voilà les vertu et qualité dont l'ère nouvelle semble commander la recherche comme un devoir à tous les Français, à tous les hommes qui écrivent.

A cet appel, il nous a été aisé d'obéir.

Il nous eût répugné, en effet, de donner à nos idées une autre parure que le revêtement verbal

indispensable pour les extérioriser. Il nous eût répugné aussi d'établir après coup, entre ces idées, une liaison factice qui aurait pu faire croire à leur enchaînement systématique.

Comme beaucoup d'autres, une partie de notre vie, nous avons cherché en gémissant. Au moment de la guerre, nous ne gémissions plus, et nous cherchions encore. On cherche toujours. Dans le courant qui entraîne l'humanité, il apparaît à fleur d'eau quelques rocs où l'on se déchire, mais auxquels on peut s'accrocher en attendant de rouler dans l'abîme.

Nous savons que nous savons peu de chose. Nous n'avons pas le droit de nous montrer mécontents. C'est déjà beau d'être montés de la nuit jusqu'à la conscience. Il y a des enfants insatiables qui voudraient que leur jeu, leur plaisir, durât toujours. Ne faisons pas comme eux, ne jugeons pas la vie avec mauvaise humeur. Avoir vécu, c'est avoir senti, aimé,

pensé, atteint, par conséquent, et plus par la souffrance que par la joie, un degré d'activité très haut. En parvenant à l'existence, nous fûmes des appelés, des élus. Si nous sommes de bonne foi, nous reconnaîtrons de bonne grâce que nous n'avons pas à nous plaindre.

J. M.

APRÈS
LES
GÉMISSEMENTS DE PASCAL

Pascal écrit : « Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement » (1). Et ailleurs : « Je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant » (2). Avant d'être parvenu à l'équilibre moral au moyen de la foi, Pascal lui-même avait gémi ; et le livre des *Pensées*, cette apologie du christianisme inachevée qu'il n'eut pas le temps non plus d'assourdir, de ce gémissement frémit encore et nous apporte l'écho. De là, d'une part, cette pitié « qui naît de tendresse » (3) à l'égard de ceux qui, perdus dans la nuit, s'efforcent vers de fausses lueurs : il compte bien que « lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien » (4), le

(1) Pascal, *Pensées et opuscules*. Petite édition Léon Brunschvicg. Paris, Hachette, 1914. Pensée 194.

(2) Pensée 121.

(3) Pensée 194. Variante indiquée p. 417.

(4) Pensée 422.

vaincu de demain viendra « tendre les bras au libérateur ». De là, d'autre part, cette pitié « qui naît de mépris » à l'égard de ceux qui passent leur vie sans penser à la fin suprême, de ces égarés qui, au lieu de marcher, s'endorment dans les ténèbres. Entre ces indifférents et les athées qui cherchent, la sympathie de Pascal va aux seconds, qu'il plaint davantage, car du moins ceux-ci cherchent et sont « assez malheureux » (5).

Chercher en gémissant et chercher en vain, voilà, selon Pascal, à quoi peut aboutir seulement l'effort intellectuel vers la connaissance du principe et de la fin des choses. La double nature de l'homme, — sa grandeur et sa bassesse constatées en fait, — resterait une énigme indéchiffrable si l'homme n'avait pas été créé par Dieu à son image, d'où l'excellence de sa nature originelle dont il a conservé des marques glorieuses ; si l'homme ensuite n'était pas déchu de son premier état, d'où la bassesse de sa seconde nature. La création

(5) Pensée 190.

divine, le péché originel, la chute, la venue du Christ médiateur et rédempteur apportant le salut aux hommes : telles sont les vérités qui constituent l'unique explication du dualisme humain. S'il y a un Dieu, — et bien que nous ne puissions comprendre ni qu'il soit ni qu'il ne soit pas (6), il n'en demeure pas moins, selon Pascal, une hypothèse nécessaire, — c'est par le Christ que nous pouvons l'atteindre. Par l'intermédiaire de Jésus, le christianisme qui postule Dieu nous apprend à le connaître, nous permet de l'aimer et de le suivre. Donc le christianisme est vrai. Son édifice repose sur la divinité et la messianité du Christ, sur les Ecritures et la révélation que Pascal entend fonder au moyen de l'histoire et de l'exégèse. Or « si l'Evangile est vrai, si Jésus-Christ est Dieu », quelle difficulté y a-t-il à « croire l'eucharistie » (7) ou n'importe quel autre dogme ou mystère, fût-il — comme celui de la damnation — le plus contraire « aux règles de notre misérable justice » (8) qu'il révolte, et en même temps le plus incompréhensible de tous ? L'homme, pour Pascal comme pour

(6) Pensée 433.
(7) Pensée 224.
(8) Pensée 434.

Jansénius, est un malade que ronge « la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut pas savoir ». Par la science, il peut apercevoir seulement quelque « apparence du milieu des choses » (9), c'est-à-dire retrouver la chaîne reliant les phénomènes ; mais les certitudes de la science sont incomplètes, elle-même se meut dans un cercle étroit ; elle ne peut connaître tout et elle ne peut rien connaître d'une manière certaine. Spéculativement, pour acquérir la connaissance totale du mystère qui cache l'origine et la fin des choses ; pratiquement, pour assurer le repos à l'esprit, un aliment à l'espérance et le salut à l' « âme immortelle », pour se procurer en un mot la seule certitude qui puisse satisfaire ensemble la raison et le cœur, il faut croire, il faut avoir la foi.

Qu'est-ce que la foi, selon Pascal ? Une connaissance supérieure et complète dont la source est dans le sentiment, dans l'intuition. Par elle le croyant dépasse le savant ; pour lui tout s'explique, tout s'éclaircit. Il ne cherche plus, il a trouvé ; il possède la certitude. Et

(9) Pensée 72.

nous voyons, sous l'emprise mystique, le grand savant qu'est Pascal renoncer à la science parce qu'il juge qu'elle est « inutile » (10), lui en vouloir parce qu'elle le distrait de Dieu, en vouloir à Descartes parce qu'il travaille à l'approfondir (11); nous voyons le penseur abdiquer sa raison, humilier sa pensée, et toute l'influence que sa supériorité intellectuelle exerce sur les esprits, l'employer à faire triompher le système d'explication chrétien, avec ses invraisemblances, ses contradictions, ses monstruosités logiques et morales nettement reconnues, admises et justifiées.

Pascal serait-il allé à la foi par l'intelligence seule? Cela est douteux, puisqu'il juge cette dernière insuffisante pour y conduire les autres et qu'il demande à tous l'effort de la volonté. Il faut vouloir pour croire et croire pour être sauvé. La croyance est subordonnée à la volonté qui, si elle n'agit pas, est mauvaise volonté, volonté coupable. La pratique, le rite, la prière, tous les moyens physio-psychologiques sont bons pour

(10) Lettre à Fermat.
(11) Pensée 76.

« ployer la machine », entraîner la volonté. Les incrédules n'ont qu'à suivre la manière par où ont commencé les croyants, faire « tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes » (12). Il faut « s'abêtir », retourner à la vie instinctive, voisine de la vie animale ; il faut puiser aux sources profondes de l'intuition pour atteindre une vie plus haute. Le salut, voilà la pensée suprême de l'homme, le but de son existence. Le salut devient, — surtout depuis le miracle de la Sainte-Epine, qui semble lui avoir marqué sa mission d'apologiste, — l'unique préoccupation de Pascal. « S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures passagères » (13). Malgré la maladie, il jeûne, il porte un cilice. Sorti du monde, fermé à la vie des sens, tendre mais sans attachement pour les siens (l'amour qu'il leur porte lui paraît presque un vol fait à Dieu), Pascal devient le saint, celui qui par la puissance de sa volonté, sous les apparences du sacrifice, dépasse ses semblables, s'élève égoïstement vers des joies meilleures.

(12) Pensée 233.
(13) Pensée 479.

Faire son salut ; par son apologie, aider les autres à faire le leur... L'homme auquel il s'adresse n'est pas l'homme abstrait, mais l'homme de son temps, le chrétien du XVIIe siècle dont les inquiétudes, les angoisses sont, à l'état obscur, les siennes. Des siècles de tradition ont formé la mentalité de cet être qui éprouve moins la curiosité de son origine qu'il ne redoute, avec une puissance d'émotion ignorée de l'antiquité, les conséquences de sa fin terrestre. Il faut mourir. L'« âme immortelle » du pêcheur comparaîtra au tribunal de Dieu pour être jugée, recevoir en récompense la béatitude éternelle ou subir comme peine l'éternelle damnation.

Dans cette situation tragique, Pascal montre au chrétien les voies qui conduisent au ciel. Incrédules, hérétiques, athées, il prend chacun au collet pour l'amener à Dieu. Il veut convaincre à toute force, par tous les moyens, — utilisant le faible et les travers de chacun, allant jusqu'à recourir, dans une matière aussi grave, aux lois du calcul des chances, des risques et des probabilités, pour proposer à l'hésitant — sans

doute un joueur — de parier. Celui-ci ne risque rien : il a tout à gagner, il n'a rien à perdre. Qu'il parie pour la religion chrétienne, qu'il accepte dans la vie la discipline intellectuelle et morale de l'Eglise, s'il gagne, c'est-à-dire si Dieu et l'âme sont des réalités et qu'il ait cru, il gagne après sa mort la béatitude éternelle ; s'il perd, il ne perd rien. Qu'il parie au contraire contre la religion, s'il gagne, il ne perd rien ; s'il perd, il est exposé aux peines éternelles. Dans le premier cas, une chance de gain ou pas de perte : dans le second cas, pas de perte ou gros risque. De toutes façons, il ne risque rien à parier pour, il a tout à gagner et rien à perdre. C'est son intérêt. Avec son réalisme émouvant, Pascal ramène brutalement la question à une affaire commerciale pour montrer les avantages de l'opération. La foi du chrétien, au pis aller, est une hypothèque qu'il prend sur les biens du ciel.

Si ce qui seul importe dans la vie en est précisément le terme ; si la vie ne doit être qu'une préparation à la mort, — et c'est l'opinion du jansénisme, forme aiguë du catholicisme, — il ne se présente au vrai chrétien

qu'une ressource : renoncer au monde et se retirer dans un couvent. La croyance en Dieu aboutit à la vie en Dieu. C'est la négation de la famille et de la société. Les solitaires de Port-Royal ne tenaient-ils pas le mariage pour « une espèce d'homicide » (14) ? En restant dans le monde, les croyants manquent de logique, mais il faut tout de même bien que le monde vive, et l'Eglise leur a donné raison.

Et cependant. si pressant qu'il soit, l'argument du pari que Pascal emprunte aux Jésuites, comme il leur emprunte leur méthode physio-psychologique de conversion, ne nous paraît pas péremptoire. Il vaut pour le catholique qui a été élevé dans la terreur d'un enfer qu'il redoute avec plus de force qu'il n'aspire à la béatitude. Il vaut bien moins pour le protestant qui se représente l'expiation des fautes d'une façon moins concrète, moins réaliste, n'y arrête guère son esprit empli par les promesses d'un au-delà inaccessible seulement aux « méchants ». Il cesse de valoir pour l'irréli-

(14) Lettre de Pascal à Mme Périer, p. 227.

gieux, pour le libertin, comme on disait alors, qui, reconnaissant loyalement son ignorance devant le mystère des choses, ne croit cependant ni à l'enfer ni au paradis.

Il faut croire à « un Dieu irrité » pour craindre de « tomber dans ses mains » (15); il faut croire à la béatitude pour craindre de la perdre. L'homme libéré des dogmes catholiques ou qui les ignore n'a rien à redouter après sa mort. Si l'âme et Dieu sont des réalités, à ce moment il le saura. La morale peut revêtir la forme religieuse; la religion n'en constitue pas l'essence. Ayant essayé de remplir les devoirs qui résultent de ses relations avec les autres êtres sensibles, ayant toujours agi par volonté et sentiment comme si Dieu existait, l'ayant désiré, cherché et voulu sous les noms de vérité, justice, beauté, amour, il se trouve prêt à paraître en sa présence. Si Dieu est l'intelligence, la bonté suprême, il a confiance en cette bonté. Dieu ne saurait lui faire grief d'avoir employé la raison — étincelle jaillie du foyer divin — pour tâcher de comprendre l'univers ni, faute de preuves, d'avoir suspendu son jugement. La conscience tranquille, il ne doute pas

(15) Pensée 194, p. 419.

que Dieu ne le fasse participer à la béatitude promise à ses « élus ».

L'argumentation pascalienne en faveur du christianisme ne nous semble pas dans son ensemble plus convaincante.

Pascal, avant Lamartine et comme lui, voit dans l'homme « un Dieu tombé qui se souvient des cieux » (16). La grandeur et la bassesse humaines sont des effets dont il faut chercher les causes dans la création et dans la chute ; ces causes ne peuvent être que là. L'hypothèse chrétienne qui rend compte du dualisme est prouvée. Or elle implique le postulat Dieu. Donc le christianisme qui est vrai établit la réalité de Dieu.

A cela on peut répondre : le raisonnement serait décisif à condition que le dualisme de la nature humaine ne comportât pas d'autre explication possible. Mais à l'hypothèse du Dieu-Homme on peut riposter par celle de l'Animal-Homme. A la chute affirmée du Dieu, on peut opposer l'ascension de l'animal. Ce qu'il y a de

(16) LAMARTINE. 2e méditation. L'homme.

grand dans notre nature, pensée, sentiment, idéal, lui est apporté par l'être nouveau et mystérieux qui s'est dégagé lentement à travers les âges, qui s'élève de la bête dont il conserve le corps sous une enveloppe déjà épurée, ennoblie. Ce qu'il y a de bas dans notre nature, c'est tout ce qui lui provient, tout ce qu'elle conservera toujours de la souche bestiale sur laquelle elle est greffée : sensations, instincts, tout le fond sensible commun avec l'animal et d'où sort l'homme pour réaliser la vie de l'esprit.

Il n'y a pas de contradictions dans la nature humaine, il n'y a que des désharmonies naturelles. Pour que le christianisme fût vrai, il faudrait que les contradictions prétendues fussent démontrées et que le christianisme en apportât l'unique explication possible. Il faudrait ensuite qu'après cette démonstration rationnelle, la divinité de Jésus-Christ eût été constatée comme un fait. Pascal s'appuie bien, pour établir ce fait, sur l'examen des Ecritures, Ancien et Nouveau Testaments, sur les prophéties, les figures, les miracles: réalités de tous les temps que le miracle de la Sainte-Epine vient d'attester de nouveau dans sa famille elle-même. Tout cela prouve Jésus-Christ. Mais en appliquant les prin-

cipes de la critique aux textes, Pascal ne se doute guère que cette même méthode suivie par des spécialistes renseignés, historiens et exégètes, aura précisément pour résultat d'infirmer la révélation. Renan a dit que les raisons qui lui firent abandonner l'Eglise « furent toutes de l'ordre philologique et critique ». La critique religieuse du XIXe siècle a mis à néant l'infaillibilité de la Bible, le caractère divin attribué au christianisme, et ruiné pour toujours l'autorité de l'Eglise.

Le dualisme de la nature humaine prouvait le christianisme et la divinité de ses dogmes ; Jésus-Christ prouvait Dieu ; les Ecritures prouvaient le Christ. Tout l'édifice construit rationnellement s'écroule. Pascal en avait reconnu la solidarité des assises quand il écrivait : « Sans l'Ecriture sans le péché originel, sans médiateur nécessaire, promis et arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu » (17). De l'Apologie, qui prétendait fonder sur des preuves la vérité du christianisme, il ne demeure, immuables, indestructibles, que ces paroles

(17) Pensée 547.

désespérées où l'esprit avoue son impuissance : « Incompréhensible que Dieu soit, incompréhensible qu'il ne soit pas ». Nous retournons de la sorte à l'antinomie sans issue où aboutit la raison.

Pascal, de nos jours, renoncerait sans doute à son pieux dessein d'écrire un livre pour convaincre les incrédules. En lui le savant s'abstiendrait et le chrétien tâcherait d'établir sa croyance en dehors de la raison, dans un domaine à part, pour la sauver...

Pascal l'a remarqué. Tous les hommes cherchent leur bonheur, même l'homme qui va se pendre (18). Chacun vise un but ; le saint a la visée la plus haute. La maladie, les souffrances, la mort, ce qui trouble, terrorise et affole le commun des hommes : autant d'échelons par où il s'élève à la rencontre de son libérateur auquel il tend les bras (19). Renoncer à soi, aimer Dieu plus que soi-même, c'est préférer à son bonheur un bonheur plus grand. Notre besoin de tendresse et

(18) Pensée 425.
(19) Pensée 737.

d'amour qui ne trouve pas à se satisfaire dans la créature, notre besoin spéculatif de connaître qui ne trouve pas à se satisfaire dans la science, trouveront leur pleine et totale satisfaction dans le Créateur.

Ne plus souffrir à aimer ; ne plus souffrir à penser ; avoir la certitude que nos aspirations morales et métaphysiques marquent l'imperfection de notre être, l'insuffisance d'une joie qui sera complétée un jour ; savoir que toutes les flèches que nous tirons dans l'inconnu rencontreront une cible : on comprend ce qu'une telle croyance renferme de vertu dynamogénique et peut donner de force à l'homme pour lui faciliter les péripéties d'un voyage supporté comme une épreuve et dont la mort qu'il attend marque l'arrivée.

Pascal avait pitié de ceux qui cherchent en gémissant. Quant à lui, il ne cherche plus, il ne gémit plus. Il a la paix du cœur, la sérénité du front. Il sait.

Mais est-ce vraiment savoir ? Substituer à la raison, qui est une vue réelle mais courte, l'intuition, qui est une vue imaginaire, c'est sacrifier ce que nous pouvons connaître à un mirage où nous apparaît comme réalité notre propre désir objectivé.

Ce qui nous touche dans Pascal, ce n'est pas le cri

de délivrance de l'homme qui s'est débarrassé de ses angoisses en sacrifiant la science à la foi, la vie présente à une hypothétique vie éternelle ; ce n'est pas sa volonté de croire s'érigeant sur les ruines de l'intelligence dévastée. Ce qui nous touche, c'est le gémissement de l'homme qui cherche, la plainte durable autant que l'humanité, — du Prométhée enchaîné.

« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé » (20), dit le Crucifié à l'Ame chrétienne, dans le *Mystère de Jésus*.

Ne soyons pas dupes de la magie des mots. C'est précisément parce qu'ils n'ont pas trouvé, c'est parce que le dogme chrétien, religieux, ne les satisfait pas qu'il y a des hommes qui cherchent, qui continueront toujours de chercher. La foi est un oreiller de tout repos, même pour la tête d'un Pascal ; elle ne saurait en être un pour eux. Le Pascal affirmatif, dogmatique, sûr de lui-même, ce n'est pas celui-là qui nous est cher, mais celui qui a cherché comme eux, en gémissant. C'est l'humanité qui voudrait savoir, comprendre l'univers, connaître les pourquoi aussi bien que les

(20) Pensée 553.

comment des choses ; c'est l'humanité qui souffre par ses cerveaux qui pensent ; c'est l'humanité crucifiée dans le livre des *Pensées* aussi cruellement que le Christ sur le Calvaire ; c'est cette humanité-là — que nous retrouvons dans Pascal — qui nous attire. C'est sur nous-mêmes que nous gémissons en gémissant avec lui. Et c'est pour cela que Pascal ne vieillit pas ; que, parvenue à l'âge de la raison virile, chaque génération nouvelle le retrouve, comme les amants, à l'âge de la passion, ont toujours retrouvé Musset. Il exprime toute l'angoisse de la pensée, comme Musset toute celle de l'amour.

Tous les hommes dignes de ce nom s'en vont un jour, à travers la science, la religion et la philosophie, à la recherche d'une croyance. Ceux à qui la foi traditionnelle n'a pas offert tout de suite son doux et mol chevet pour reposer leur tête chrétienne subissent la même crise que leurs aînés. La sensibilité et l'intelligence modernes dont les racines plongent dans le fond chrétien repassent, mis en face des mêmes problèmes, par le même conflit. La vieille foi, associée à des souvenirs qui tiennent à notre cœur comme une chair, lui est peu à peu arrachée par lambeaux. Une nouvelle

foi s'élabore, moins prompte à s'organiser que l'ancienne à disparaître. Dans cette période de déchirement et de doute, l'esprit cherche en gémissant. Toutes les hypothèses de la science, tous les rêves de la métaphysique l'assaillent pour le tenter. Les philosophes lui démontent les rouages de leurs systèmes ; chaque école argumente pour le convaincre et le presse pour s'enrôler. Affranchi des dogmes chrétiens, va-t-il déjà se laisser charger de nouvelles chaînes ? Il écoute, il compare, il mesure, il pèse ; le sentiment réagit. Puis, après de longs tâtonnements, l'esprit trouve sa voie. Avec tout ce qu'on a pensé depuis que l'homme est sur la terre, il s'appliquait laborieusement à se refaire une croyance. Un jour il la découvre en lui où, à son insu, elle s'est faite toute seule.

Alors il ne gémit plus. Dans la connaissance imparfaite et indéfinie, et dans sa volonté, il a trouvé une assiette aussi ferme que celle de Pascal. Il verra lui aussi venir la mort sans la craindre, mais sans la désirer, estimant que le but de la vie, c'est d'abord la vie. Il reste devant le mystère des choses avec le désir et la volonté de le connaître, s'il est connaissable, et autant qu'il est connaissable s'il n'est pas tout entier connais-

sable. Mais la grande énigme se pose à lui, dépouillée de son horreur religieuse. Il estime que la raison est le seul instrument de la connaissance et il croit au pouvoir de la science dans des limites qu'il ne lui est pas encore possible aujourd'hui de déterminer. Il n'est plus obligé de concilier les inconciliables, de s'incliner devant l'absurde, de révérer aveuglément cette justice divine tellement « énorme », doit reconnaître Pascal (21), qu'elle révolte la justice humaine. Et ce n'est pas l'orgueil qui le dirige et le règle. Il se rend compte du peu de place qu'il tient dans l'univers, il voit sa faiblesse et son néant. Il est le plus faible roseau de la nature, mais — il ne saurait plus jamais l'oublier — il est un roseau pensant. C'est parce qu'il ne sait pas le tout des choses qu'il respecte cette raison, ce vouloir mystérieux qu'il ne s'explique pas, qu'il trouve en lui et qui est lui. Il pourra conjecturer, essayer des hypothèses. Il ne prononcera plus sans preuves, dans aucun sens, des affirmations grossières ; il n'enchaînera pas l'inconnu. Sans se renfermer dans la foi en Dieu, sans lui abandonner, comme un Guizot, « toutes les préten-

(21) Pensée 233.

tions de son intelligence et même les ambitions prématurées de son âme » [22], lui aussi « avance en paix ». Il n'a pas atteint la certitude en acceptant son ignorance. Il est parvenu à la tranquillité de l'esprit et du cœur par la raison et l'effort de sa volonté, en acceptant une connaissance incomplète et en acquiesçant à la réalité, quelle qu'elle puisse être.

(22) Lettre à Mme Lieven.

I

DE LA VIE HUMAINE ET DE SES DIFFÉRENTS AGES. — DE LA NATURE DE L'HOMME

Les violences sur la femme pendant la grande guerre et qui ont abouti trop souvent à la création d'êtres malheureux, nous empêchent d'oublier notre origine : l'humble souche où s'est greffée notre altière pensée. Nous continuons à être dominés dans notre chair par des forces sur lesquelles notre volonté n'a pas de prise. La vie se transmet partout où les conditions la rendent possible ; elle ignore la belle et inutile révolte du sentiment. Comme les atomes se combinent, ainsi nos cellules se conjuguent dans une parfaite indifférence de nos amours ou de nos haines. Le torrent de la vie qui roule en nous ignore la superstructure pensante.

La vida es sueño, dit Calderon. La vie n'est pas seulement un songe mais une ivresse dans un songe, jusqu'à ce que l'apaisement des sens par l'effet de l'âge ou par l'effort de notre volonté en ait dissipé les fumées. Alors, en nous et hors de nous, tout s'assombrit, se refroidit, comme un paysage se désenchante lorsqu'il n'est plus éclairé par le soleil.

La suractivité de la vie qui bouillonne nous répand dans la jeunesse au dehors, nous mêle aux autres pour jouir, pour souffrir. Il faut que la vie s'apaise pour que nous devenions intérieurs et objectifs.

Après vingt-cinq ans d'illusions et de passion, toute la flamme d'une génération est éteinte. Hommes et femmes s'en vont à la mort, en bloc, diminués et acceptant cette diminution, unis par une espèce de secret maçonnique, impénétrable à la nouvelle génération qui, éblouie et flambant à son tour, pousse et repousse ces déchets dans la nuit.

On se grise de sons, de couleurs, de parfums, on se saoûle de mots. On vit toute sa vie dans une excitation déformatrice du réel, on passe à travers tout, l'amour, l'art, le savoir, comme un homme ivre, jusqu'à la mort qu'on n'a pas vu venir et qui vous happe. Peut-être est-ce mieux ainsi.

Vivre, c'est désirer, vouloir, faire effort. Or, l'effort naît d'un besoin, et tant que le besoin n'est pas apaisé, c'est douleur. Une fois satisfait, apparaît un nouveau besoin, d'où nouvelle douleur, et ainsi de suite. Vivre, c'est vouloir ; vouloir, c'est souffrir. La vie est donc souffrance.

La vie est illusion tant qu'elle est désir, soit presque jusqu'à la fin. Dénoncer le néant du désir, enlever aux yeux qui s'ouvrent sur la vie le verre colorié de l'illusion, c'est tout un. Il n'y a pas de profit à désillusionner trop tôt la jeunesse ; on ferait des monstres. Et puis on n'y parviendrait pas. C'est seulement l'expérience per-

sonnelle qui instruit. D'où la parfaite innocuité des théories pessimistes auxquelles l'homme ne se rallie que lorsqu'elles cessent de lui paraître des jérémiades, — vanité des vanités est la réflexion d'un vieillard, — quand la vie n'est plus action mais pensée, retour sur elle, quand elle est tarie, finie.

Tout le secret du bonheur dans la vie, c'est de se consacrer jusqu'au bout à une tâche qui la dépasse. Pour que la vie ne devienne jamais insupportable, il faut pouvoir en mourant la regretter un peu.

L'enfant s'abandonne à la spontanéité et à la joie de l'être, il s'épanouit au charme de la vie pour la vie, à la plénitude et à la diversité de toutes les sensations qui passent. Il a déjà, comme l'homme, son échelle à laquelle il rapporte ce qui l'entoure. Tout lui est grand, la cour de son école lui paraît immense. Les hommes lui paraissent sans âge, tout-puissants, immortels. A côté de son père et de sa mère, il ne pense pas qu'il puisse mourir.

Puis, avec la connaissance, le plaisir se mélancolise. Sans le secours purifiant des enseignements de la biologie, la vie charnelle se révèle à lui trop souvent comme une chose malpropre. La manière dont se reproduisent les hommes blesse ses sentiments esthétiques. Tel enfant auquel l'évidence s'impose, se figure que c'est là un procédé laissé aux misérables, mais qu'il y en a un autre plus noble qu'ont connu ses parents pour le mettre au monde et lui donner un petit frère.

Et c'est ensuite, après la première blessure à son idéal, la découverte du monde moral et de ses devoirs, la substitution peu à peu, dans l'homme, de la pensée à la sensation animale, enfin le désespoir d'aimer et l'insatiable besoin de pénétrer le secret des choses qui le consumera jusqu'à la mort.

Le jeune homme part à la conquête du monde dont il attend il ne sait quoi, l'impossible. Il se jette sur la vie comme sur une proie.

Il a des besoins, des désirs qu'il cherche à apaiser; mais aussitôt qu'ils sont satisfaits, ils renaissent. Ainsi s'épuise son ardeur à vouloir.

Avoir des désirs et les satisfaire, ne pas avoir de désirs ou n'en plus avoir, c'est pareil. On sait cela très jeune, parce que des livres le disent, mais on ne l'éprouve bien et on n'en tire profit que lorsqu'on a près d'un demi-siècle.

Jeune, l'homme se croit souverain et maître de sa vie. L'idée de la mort l'effleure sans laisser son empreinte. Il a le sentiment que la mort qu'il voit frapper autour de lui ne peut pas l'atteindre. Et cette croyance profonde accroît sa force, sa confiance et fait sa sérénité.

La jeunesse se passe, asservie aux sensations, incapable surtout de résister aux appels de l'instinct spécifique. Au régiment, les hommes sont uniquement préoccupés de satisfactions gustatives et sexuelles. Cela se remarque dans tous les pays d'armées permanentes. Et cette observation n'est pas sans déconcerter et humilier la recrue timide qui, tombant dans la promiscuité d'une chambrée, se croit appelée à vivre plutôt au milieu d'une tribu de singes qu'avec des camarades.

Tant que la suractivité passionnelle subsiste, l'homme est à peu près le même partout. La sensation spécifique est comme un verre colorié à travers lequel il voit la vie et qui la teint de sa couleur. La vision du sénateur diffère de celle du député ; c'est la meilleure raison pour justifier le maintien d'une Chambre Haute.

Après l'âge de quarante ans, l'homme dépend moins servilement de ses sensations. Il est moins charnel, plus cérébral. Devenu autre physiologiquement, il devient autre psychologiquement. Il est obligé de faire effort pour comprendre le jeune homme. Les violences sur la femme pendant la grande guerre le laissent quelquefois sceptique ; il ne se rappelle plus les poussées de sang de la vingt-cinquième année.

L'homme de vingt ans et celui de quarante sont deux êtres différents ; ils peuvent se rencontrer, mais chacun subit une aimantation opposée ; il n'y a pas pour eux de communion possible, parce qu'il n'y a pas entre eux de commune mesure.

Lorsque la maladie ou la vieillesse atteint l'homme et le ravage, il a honte de son amaigrissement. Sa mai-

blesse le diminue, il sent sa déchéance et voudrait la cacher aux autres hommes, comme s'il redoutait leur force qu'il ne peut plus affronter.

Le vieux Faust, au théâtre – car celui du poème de Gœthe n'a pas quarante ans — demande la jeunesse à Méphistophélès. C'est d'une vérité à plaire à tout le monde : aux jeunes, parce qu'elle les flatte ; aux vieillards, parce que la plupart voudraient revenir en arrière : chassés par l'âge du monde des sensations, ils ne peuvent pas encore se résigner à entrer par volonté dans celui de la raison.

Si le vieux Faust du théâtre était sage, si la vie lui avait appris quelque chose, il dirait comme le Moïse de Vigny :

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

De grands esprits ont cru apercevoir dans l'homme comme trois natures superposées.

Ce sont — sans remonter plus haut — les trois

ordres de Pascal : ordre animal ou charnel, ordre spirituel ou intellectuel, ordre de charité produit dans l'esprit par la grâce. Ce sont les trois vies de Maine de Biran : celle de la sensibilité, celle de la raison ou de la volonté humaine dont la philosophie de Marc-Aurèle nous offre un exemplaire parfait, celle enfin que révèle le christianisme et qui est « l'absorption de la raison et de la volonté dans une force suprême, absorption qui constitue sans effort un état de perfection et de bonheur ». Ce sont les trois étages de Cournot : vie animale instinctive, vie rationnelle, scientifique et abstraite, vie transrationnelle révélée par les instincts religieux. Ce sont aussi les trois vies d'Amiel : vie du cœur et des passions, vie sereine et contemplative, vie de conscience « où Dieu seul parle » ; les trois vies du Père Gratry, où la sensualité animale se subordonne à la raison, puis celle-ci au cœur et à la conscience. Tolstoï enfin conçoit de son côté trois vies possibles : une vie personnelle ou animale, une vie sociale ou païenne, une vie universelle ou divine qui est la vie véritable et doit s'établir dans le monde.

Embarrassé par la présence simultanée dans le même individu de la sensibilité, de la pensée abstraite et des

aspirations sentimentales, qui ensemble le constituent, on les isole dans des compartiments. Mais cette division tripartite n'est qu'un artifice logique. L'homme n'est ni un animal qui seulement sent, ni un être qui seulement pense, ni un être qui seulement aspire. Il est tous ces êtres à la fois. Il n'y a qu'une vie humaine où les sens d'abord établissent leur domination, où la sensibilité spécifique exerce bientôt sa tyrannie, puis où la raison, héritage des ancêtres, se développe et finit avec la volonté, dans les hommes véritables, par prendre le dessus.

II

DES SENS, DES INSTINCTS, DES DÉSIRS ET DES SENTIMENTS

Pascal se fâchait quand sa sœur, Mme Périer, disait devant des jeunes gens qu'elle avait rencontré une belle femme. Il ne pouvait souffrir non plus les caresses qu'elle recevait de ses enfants. C'est qu'il connaissait bien la misère des sens et le pouvoir des images sur l'action. Elles mènent souvent l'homme, sans qu'il s'en doute, de telle sorte qu'il n'y a guère que des malheureux.

La recherche des aliments, la recherche du sexe, la recherche de la société, la recherche de la connaissance, c'est l'ordre dans lequel l'être humain voit successivement s'accroître en lui le besoin.

L'instinct spécifique apparaît avec le développement

des organes de reproduction. Dans la théorie d'« une pluralité de conscience », il serait la répercussion en nous de la volonté de la cellule germinale, de la volonté de l'espèce. Pour d'autres, il serait, au contraire, la volonté de l'individu, sa tendance à maintenir invariable son état physique stationnaire, en éliminant une substance continuellement produite et sujette à dégénération.

Ces explications ne sauraient satisfaire que ceux qui les ont trouvées. Ce sont des explications à tout prix. Aux questions qu'il se pose, l'homme veut une réponse ; il imagine ce qu'il ne peut pas connaître, il préfère l'erreur, le bruit des mots, à la constatation et à l'aveu de son ignorance.

Sans savoir encore ce que c'est que l'instinct spécifique, nous en subissons les effets physiques en même temps que nous sentons naître dans notre conscience des sentiments inconnus qui font du jeune être où ils s'éveillent un être nouveau, en lui révélant un monde ignoré d'aspirations, d'impulsions, en lui donnant toutes les timidités, toutes les audaces.

Les années de la grande guerre ont affermi en nous cette croyance, déjà fondée sur des observations antérieures, que l'instinct spécifique, plus que la faim, domine et opprime les sociétés humaines. Souchée sur l'animal, l'humanité a un sexe, c'est-à-dire des passions formidables. Ce sont elles qui mènent et mèneront toujours le monde. La vie est désir, spontanéité, sentiment. La raison, qui est l'expérience de l'espèce accrue de l'expérience personnelle de l'individu, ne fleurit sur la plante humaine que lorsque celle-ci va se flétrir et mourir.

L'élévation intellectuelle et morale commence avec la lutte contre l'instinct. L'intellectualité et la moralité s'affirment dans la mesure où cet instinct est réfréné soit par la volonté qui l'inhibe, soit par l'âge qui l'atténue ou l'abolit.

On n'arrive à la purification qu'au prix d'une diminution de l'instinct, volontaire ou naturelle. Chez un Bouddha et un saint Augustin, elle est une acquisition de la réflexion qui renonce au désir, dont les fruits sont reconnus amers. Elle est aussi une conséquence de l'usure des sens. La sagesse des nations nous rappelle la conversion peu méritoire du diable qui, devenu

vieux, se fit ermite. Dans les deux cas, le jugement porté sur le désir est faux. On est devenu ou plus homme, en s'éloignant de la bestialité d'origine, ou bien un autre homme. L'homme asexé n'est pas un idéal ; en fait, il apparaît à un certain moment de la vie. L'homme véritable est le vivant qui évolue, se transforme. L'idée que se fait des choses l'homme en proie au désir est aussi fausse que celle que s'en fait l'homme affranchi de tout désir. Il n'y a pas une conception, mais des visions successives, instables et diversement colorées de la vie.

L'instinct de conservation, l'instinct d'expansion vers le dehors, d'accroissement en vue de mieux assurer cette conservation, telles sont les deux racines de notre égoïsme vital. Chacun se connaît du dedans, mais les autres êtres, le monde « extérieur », on les connaît du dehors, de telle sorte que chacun se prend pour le centre du monde et rapporte tout l'univers à soi. Nous sommes enfermés, murés, au fond de notre moi. Nous sommes seuls, nous sommes impénétrables, incommunicables. La plupart des hommes ignorent cette poi-

gnante situation. Ceux qui s'en rendent compte sentent augmenter leur misère. La sympathie, l'amitié, l'amour sont satisfaits, à l'ordinaire, des moyens par lesquels ils trouvent à s'exprimer. Le besoin individuel (sensuel ou moral) ne poursuit rien d'autre que son apaisement. On le voit, en amour, à toutes ces femmes que l'homme abandonne endolories, méditant leur revanche dans des rêves adultères.

L'homme est un être charnel. Il le reste aussi longtemps que ses organes spécifiques fonctionnent activement. Tolstoï, dans sa *Sonate à Kreutzer*, a montré à quel point l'oisiveté, la bonne chère, les vins, l'alcool exaspèrent dans l'homme la frénésie de la possession. C'est le feu, plus ou moins apparent, qui dévore l'humanité jusqu'à l'usure des sens. Vers quarante ans seulement on incline vers le rationnel. Une différence physiologique a créé les sexes ; la différence d'âge qui sépare les hommes est une différence de virilité.

La pudeur de la femme, dont on a donné diverses

« explications », paraît bien résulter de la lutte entre l'instinct spécifique et l'instinct de se réserver à l'homme qu'elle a élu.

La gourmandise n'est plus guère un vice que chez les enfants et quelques femmes. L'homme sain est armé suffisamment contre la concupiscence. Il faut que les désirs sensuels aient tenu une grande place autrefois dans l'existence pour que certains hommes en aient poursuivi si âprement la destruction. Ceux qui boivent du vin modérément n'éprouvent pas le besoin de déclarer la guerre aux spiritueux et de signer des engagements de tempérance.

L'expérience de l'individu s'accorde avec la religion et la philosophie pour dénoncer l'illusion sensuelle et préconiser le renoncement. Mais les illusions, pour nous, ce sont surtout celles des autres. C'est quand nous n'avons plus la fièvre que nous comprenons le caractère négatif, la vanité du plaisir qu'il y avait à satisfaire la soif.

Les mêmes lois qui font vivre sont celles qui font mourir. Si nous sommes organisés pour jouir, nous le sommes mieux encore pour souffrir, parce que la douleur qui nous éloigne nous est plus utile que le plaisir qui nous rapproche. Elle signale les impossibles adaptations, elle sonne la retraite à temps.

Comme la marche résulte d'une succession de chutes, comme une sonnerie électrique n'est qu'une succession d'aimantations, ainsi la vie n'est qu'une succession de besoins satisfaits. C'est à notre intelligence de démêler et à notre volonté de refréner ceux qui ne sont pas essentiels. Les sages et les saints font à la nature la part du feu en lui accordant un minimum d'aliments.

A voir tous ces êtres jeunes emportés par le désir et qui se croient les libres artisans de leur joie, tous ces illuminés partant à la conquête de la vie, toutes ces femmes frémissantes, épanouies comme des fleurs dans

l'attente de la pollinisation ; à suivre toutes ces fusées de vie et de lumière qui montent comme si elles devaient s'élever toujours, mais qui retomberont, qui retombent à chaque génération dans la nuit, avec l'effondrement de la beauté et de la force, l'usure des sens et l'abolition du sexe ; à mesurer cette ascension et cette chute, on éprouve le plaisir d'un Dieu. Comprendre grossièrement le mécanisme de tout cela, c'est se figurer un peu l'avoir fait.

On est mal placé pour juger du désir lorsqu'on ne l'éprouve plus. L'eau glacée n'a plus d'attrait quand la fièvre est tombée. On a de la peine à croire que ces sensations, ces sentiments évanouis, furent un moment tout nous, comme on doute, guéri, qu'on a été haletant devant la boisson fraîche.

Le désir qui rapproche les aimés dont les cellules germinales sont peut-être déjà de minuscules amants qui se cherchent, est-il autre chose que ce besoin d'unité qui se manifeste dans tout l'univers, au sein de l'atome

aussi bien que dans la poussière des nébuleuses, et qui fait l'attrait des êtres et l'attraction des astres ?

Pendant les féeries du désir, nous apercevons la femme dans un éblouissement. Mort le désir, — elle perd pour nous sa puissance de rayonnement, elle devient un corps comme il y en a d'autres, un ensemble de lignes susceptibles peut-être d'intéresser notre goût esthétique, — jusqu'à ce que notre amour ait revivifié la statue. Le prestige de la femme était en nous. Nous teignons tout à la couleur, à la nuance, de notre désir.

Désirer, satisfaire le désir ; ne pas désirer ou ne plus désirer, même chose. Nous nous retrouvons placés, après le désir satisfait, donc après la souffrance abolie, dans le même état de quiétude qu'avant le désir. Nous ne sommes pas plus avancés ni plus heureux qu'auparavant. C'est pour cela que les religions, les philosophies, prêchent comme sagesse le renoncement. Ce n'est qu'un idéal. Il faut vivre, donc avoir des désirs. Ce qui importe pour notre bonheur c'est de déterminer

exactement la mesure dans laquelle on doit satisfaire aux désirs.

« Tu peux t'abaisser aussi bas que la brute, dit à l'homme Pic de la Mirandole, mais tu peux par ta décision t'élever jusqu'à la divinité. *Poteris in inferiora, quæ sunt bruta, degenerare, poteris in superiora, quæ sunt divina, ex tui animi sententia regenerari* » (23).

Comme celle de l'animal, notre conduite est déterminée par des instincts ; mais nous la dirigeons aussi, nous la réglons, par notre pensée, par notre raison. Au vouloir-vivre le plus et le mieux possible qui autorise tous les excès, il faut répondre par le vouloir-vivre de plus en plus raisonnablement, c'est-à-dire humainement. Ne nous demandons pas pour agir ce que nous devons faire, mais faisons ce que, dans une telle circonstance, l'homme idéal dont nous portons en nous le modèle que nous perfectionnons sans cesse, — ferait.

Pascal estime le moi haïssable, mais son effort vers la sainteté n'est que l'élévation suprême de son égoïsme.

(23) *Commentationes de hominis dignitate.*

Il n'a plus de passions parce que toutes n'en font plus qu'une seule en lui : le désir de ce moi qui voudrait toujours être et qu'il a soin de placer — pour le soustraire à la destruction — dans l'éternité.

Pour vêtir les soldats dans les tranchées, la mode, pendant la grande guerre, a déshabillé les femmes, leur découvrant la gorge, les épaules, les bras, les jambes jusqu'aux genoux, donnant aux veuves en grand deuil un air de danseuses de corde. La vague de sensualité qui a suivi est maintenant étale : tout s'équilibre, s'adapte, mais on la verra repasser quand s'allongera la jupe.

Les forces mystérieuses de la vie entraînent la jeunesse vers la sensation et la jouissance. La naïveté animale qui se manifeste avec la gourmandise se retrouve dans l'exercice des autres sens. Plus tard, l'ivresse dissipée, on mésestime, on dit alors que les illusions tombent.

Tous ces êtres qui sont les instruments passifs de

la vie, qui ne comprennent pas qu'ils sont « agis », que leur restera-t-il une fois redevenus de sang-froid, sans désirs, vieux, usés, s'ils n'ont pas su se préparer les joies de la connaissance ? Rien.

On cherche vainement, au delà de l'amour physique qui rapproche sans les confondre nos émotions individuelles, à atteindre la pleine communion du sentiment et de la pensée. On est seul à aimer, comme « on est seul, a dit Pascal, pour mourir ».

On cherche un au-delà pour la jouissance, pour le sentiment, pour la pensée, et il est impossible de franchir les bornes assignées à notre nature humaine et finie. La raison si chétive nous aide pourtant à comprendre cela, à l'accepter.

Après les sensations et leurs joies, il reste à l'homme la connaissance qui nous révèle que le vrai bonheur c'est sortir de soi, aimer, s'impersonnaliser, se fondre.

Pour exprimer nos plaisirs et nos maux. nous avons la langue matérielle, lourde, sensuelle qui convient ; et c'est dans cette même langue que nous sommes obligés de traduire nos joies les plus suaves, nos douleurs les plus nobles. C'est aux effets grossiers produits par l'alcool sur l'organisme, c'est à l'ivresse brutale, que l'homme compare et ramène l'état prestigieux qui naît pour l'amant de la possession de celle qu'il aime, pour le savant d'une grande découverte longtemps poursuivie, pour le croyant de son absorption dans son Dieu.

Amour est fusion, absorption, annihilation, passage ou retour du moi au non-moi, — comme disent les métaphysiciens. Amour humain, amour divin, c'est la même communion, là poursuivie vainement par de pauvres êtres en mal d'absolu, ici réalisée — à ce qu'il croit — par le croyant qui aspire à se fondre dans son Dieu. Le sentiment est le même et, pour l'exprimer. la langue aussi reste la même, avec le matérialisme des

images dégoûtantes que le mysticisme le plus éthéré est obligé d'emprunter à l'amour charnel.

Le joueur suit sa bille, sa boule qui roule, comme s'il pouvait encore agir sur elle, son geste en augmenter ou ralentir l'impulsion, la diriger à droite ou à gauche. Ainsi l'âme du pêcheur de Vauvenargues « se détache pour suivre un poisson sous les eaux et le pousser au piège que sa main lui tend ». Ainsi les répons de Mallarmé, sous la voûte des églises, « projettent les fidèles à la hauteur où va leur cri ». Des exemples de ce genre nous aident à comprendre la délicatesse de ces hommes qui, lorsque la femme désirée vient à toucher un objet qui leur appartient, se sentent défaillir.

III

DE L'AMOUR

Dans les organismes inférieurs, qui absorbent plus de nourriture qu'ils n'en ont besoin pour réparer leurs pertes, il y a accroissement corporel, d'où fragmentation. Reproduction est excès de nutrition. Il en est ainsi généralement dans les animaux supérieurs. Chez l'homme, nous disent les biologistes, ce qui pousse à l'union, c'est une sensation de plénitude, de surabondance de vie, un besoin de se répandre. Dans l'émotion où s'apaise ce qu'Emerson appelle le tourment d'amour, la femme élue se transfigure aux yeux de l'amant cultivé. Elle est à ce moment la forme parfaite de la beauté ; elle est l'amphore mystique de la vendange dyonisienne : elle est la plus grande joie qu'il pourra connaître si leur amour aspire à la fécondité. Lui-même, dans l'exaspération de son ardeur, prend l'apparence du

dieu. Pour se délivrer du tourment, leurs désirs douloureux s'étreignent, se fondent. Et c'est l'amour avec son rythme : souffrir, jouir, puis la quiétude innocente qui naît de ce que momentanément on n'a plus de sexe, jusqu'au retour d'une nouvelle souffrance, jusqu'à la pacification qui suivra la nouvelle et courte joie.

Ce sont là misères de grands seigneurs, dirait Pascal. Pour les éprouver, il faut l'affinement de la sensibilité et de la pensée. L'homme inculte qui peine dans les gros ouvrages est tout à la sensation brutale, sans au-delà. C'est que l'amour a deux faces : l'une physique, l'autre psychologique et morale, et qu'il ne connaît, heureusement, que la première.

Deux êtres qui « s'adorent », vivent ensemble, ne se quittent pas, éprouveront tôt ou tard ce sentiment intolérable qu'ils sont deux, qu'ils ont deux vies, deux mentalités différentes, qu'ils forment deux mondes distincts. Ils ne peuvent pas sentir la même sensation, penser ensemble en même temps la même pensée. Et cette constatation suffit pour empoisonner leur bonheur.

L'amour se traduit par un partage des mêmes choses,

aussi bien des petites que des grandes, par exemple : ne pas manger un fruit, ne pas assister à un spectacle, l'un sans l'autre. Mais le partage ne peut pas être poussé jusqu'au bout. Il y aura toujours des choses impartageables entre eux, plaisir ou peine, ou sensation quelconque, sans parler de toutes les pensées incommunicables qui surgiront entre eux et malgré eux. Ils continueront de s'aimer non-seulement sans se comprendre, mais portant des consciences étrangères qui devront s'ignorer.

C'est dans l'amour des sexes qu'éclate toute l'angoisse du solipsisme de la conscience ; c'est là que le drame de l'emmuré revêt le caractère le plus tragique. Pourquoi ? Parce que c'est dans l'amour que l'être humain cherche à réaliser l'union, la compénétration physio-psychologique la plus intime. En vain. Les amants demeurent isolés, étrangers, presque hostiles l'un à l'autre. Ils ont des pensées, des sentirs, des vouloirs différents et irréductibles. De l'extase la plus profonde, ils sortent séparés, en mal d'un bonheur qu'ils n'ont pu atteindre, qu'ils sont condamnés à poursuivre et qui les fuira inexorablement. La vraie communion des amants, la seule possible, c'est la fusion biologique

de deux parcelles d'eux-mêmes. Et quand elle s'opère, c'est à leur insu.

L'amour, la mort, les deux crises sont sœurs. Dans l'amour, en vue de la grande émotion qui se prépare, il semble que la vie psychologique devrait s'illuminer. La conscience au contraire se vide de représentations, se décolore, toute l'attention retenue par quelques sensations tactiles, musculaires et vitales. C'est ce qui donne cet air absorbé, ce regard lointain, aux amants qui, dans la délectation de la chair, poursuivent la chimère de l'unité. Parvenus sur le seuil d'un monde inaccessible, ils ne peuvent franchir la limite au delà de laquelle s'ouvre l'abîme où ils sentent qu'ils se confondraient. Et, après un court vertige, ils retombent sur la terre, ouvriers désespérés d'une œuvre inachevable.

Dans l'amour, ce n'est pas la femme, c'est bien l'homme qui se donne, sort de lui, se diminue en livrant la substance la plus intime de son être. La

femme, elle, s'abandonne. Désirer et ne pas céder, ne pas se donner, pour l'homme est un signe de force. Et la chasteté prolongée accroît encore cette force. Les travailleurs intellectuels exécutent leurs meilleures œuvres au moment où ils se possèdent tout entiers, comme ces fleuves qui vont à la mer sans pertes.

Ne dederis mulieribus substantiam tuam. Si tu veux être fort, concentre-toi, ne te répands pas. Aie la volonté d'être fort et tu recueilleras le fruit de ta force.

La cruelle jalousie consiste en ce qu'il n'est pas possible pour un amant d'admettre que le système de sensations, d'émotions, de sentiments et de pensées qui constitue un être cher ait pu être « agi » par un autre que lui.

Ce qui devrait atténuer la souffrance de notre jalousie, c'est de penser que, neuf fois sur dix, l'infidèle ne recherche dans un autre amour que le moyen d'être heureux. La pire des afflictions serait qu'au lieu de le prendre comme un instrument de bonheur, il aimât ce

nouvel être pour lui-même, en le prenant comme une fin.

Parvenir à posséder l'être qu'on aime paraît le souverain bien; mais la première possession ne fait que rendre plus désirable la seconde, qui appelle la suite nécessairement limitée des autres. Et c'est ce qui engendre l'inquiétude et le désespoir des amants, atteints dans leur passion par la folie de l'absolu. Il ne leur suffit pas d'aimer un très grand nombre de fois; ils voudraient que cet amour fût inépuisable. Leur bonheur, à sa source, se trouve donc corrompu.

Si les amants pouvaient réfléchir, ils comprendraient qu'aimer un jour c'est comme aimer toujours. Et non seulement on ne peut aimer qu'une fois le même être, malgré la multiplicité des possessions, mais Don Juan, dans ses recherches, ne pourra jamais connaître que le même amour. A supposer qu'il pût aimer toutes les femmes l'une après l'autre, il souffrirait alors de ne pas pouvoir les posséder toutes ensemble, pour se consumer dans une grande flamme sur le bûcher d'un unique amour.

A la douleur que cause aux aimés l'impossible fusion de leurs êtres, la nature semble offrir une compensation : la joie des tendresses fécondes, celle de survivre, de revivre dans l'enfant.

Comme il y a loin de l'amour qu'éprouve la femme sentimentale, sans désir, pleinement heureuse de se trouver auprès de celui qu'elle aime, à l'amour brutal de l'homme qui, pour être satisfait, tranquillisé, veut être conquérant! Et cependant, ne soyons pas dupes. Il arrive toujours un moment où la plus éthérée souhaitera que l'amour qui l'enveloppe, sans la blesser, d'une tendre, d'une respectueuse caresse, devienne agressif et pénétrant.

Quelle disproportion souvent entre l'état d'enthousiasme où nous transporte l'amour et la qualité de l'objet générateur de cet état! Nous devenons des dieux et croyons étreindre des déesses. Ce qu'il y a de spécifi-

quement humain dans l'amour procède cependant de notre nature sensible. Nous pensons nous élever, planer ; ce qui est nouveau, ce qui s'ajoute à la sensation, nous le détachons, nous le portons bien haut ; mais toute cette merveilleuse floraison psychologique ne pousse pas dans l'air, elle a en bas des racines profondes. Et, pour faire revivre l'enchantement, nous retournons aux sources animales avec une parfaite candeur, sans qu'en soit blessée notre susceptibilité sentimentale et morale.

Vanini considérait comme perdu tout le temps qui n'est pas dépensé en amour : *perduto tutto il tempo che in amor non si spende.* Nous aimons dans les philosophes ces éclairs de sagesse. C'est quand on est très vieux, lorsqu'on n'a plus de désirs, qu'il est bien assez tôt de penser. Il est dans l'ordre que la sensibilité précède l'entendement.

On ne peut aimer qu'un seul être dans la vie. Quel malheur quand cet être n'est pas le premier auquel

on s'est donné ! Après, dans un autre amour, on se répète. On a beau s'ingénier à varier, on se découvre à soi-même, tout à coup, dans la passion, celui ou celle qu'on a été auparavant ; on se revoit, on retrouve ses gestes, ses phrases, ses intonations. Et le sentiment qu'on joue un rôle d'amant ou de maîtresse, qu'on est le prisonnier de ce personnage créé la première fois pour toutes et qui sera toujours le même pour exprimer notre nature changeante et insatiable, — cela déchire un cœur sincère de remords.

L'amour a deux faces : l'une organique qui est besoin, l'autre psychologique qui est sentiment. Le besoin et le sentiment s'accordent, ou bien l'un l'emporte sur l'autre, ou bien l'un des deux fait défaut. Il y en a qui prennent leur besoin pour du sentiment, d'autres qui dans l'amour voient surtout ou voient seulement le côté sentimental. C'est le mode excellent d'aimer. Les désirs et leur satisfaction sont accessibles à tous ; ils préparent notre ascension, une intimité plus pure. Quand la fonction s'éteint, nous restons toujours à cet étage supérieur où elle nous a portés.

La possession n'est pas le but, mais l'aboutissement de l'amour. L'abandon d'elle-même est la plus grande marque de confiance que puisse donner la femme. La sensation renforce, en le prouvant, le sentiment moral. Sans la vie du cœur, que serait, réduite à ses petites crises passagères, la vie des sens ?

Pour attacher deux êtres l'un à l'autre, il y a des liens plus durables que ceux de la chair, ce sont les liens du cœur et du cerveau. Et cependant l'homme n'en fait l'expérience qu'à regret.

La passion d'amour est souveraine. Ne dites pas à Juliette que les baisers de Roméo peuvent la contaminer, elle ne vous entendrait pas. La bouche aimée a toujours le souffle pur. Quand le regard s'arrête sur un visage chéri aux défectuosités de l'épiderme, quand l'odorat analyse l'haleine qui soupire, c'est signe qu'on n'aime plus ou qu'on a passé l'âge d'aimer.

Passé un certain âge, quand on n'est plus le jeune être commissionné par l'espèce et auquel l'opinion pardonne tout, la passion pour elle-même paraît excessive. On ne tolère pas au sentiment son indépendance des sens.

Si Pascal est bien l'auteur du « Discours sur les passions », il n'a pas traité de l'amour par ouï-dire. « Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire ou de dire beaucoup de choses, mais quand on est près, l'on est irrésolu ». Il faut avoir aimé, éprouvé soi-même l'angoisse de cette succession indéfinie de velléités impuissantes, pour écrire cela.

La femme, être passif, s'adapte plus aisément que l'homme à l'infidélité; quelques-unes même y trouvent dans le mariage, un plaisir pervers. La soumission inévitable de leur corps donne plus de charme à son offrande. L'amant qui connaît le partage adore et souffre; son imagination, comme le renard du Spartiate, le

ronge lentement, sans qu'il ose crier. C'est la rançon de la coutume et la vengeance du propriétaire.

Dans l'adultère, l'amant que n'aveugle pas l'amour-propre en voudra toujours à la femme aimée de ne s'être point contentée d'un unique amour. Ainsi la cause à laquelle il doit son bonheur devient le virus qui l'empoisonne.

Et voici, pendant l'absence, ce que l'amant écrit à la bien-aimée :

⁂ Nous nous sommes séparés sans savoir où ni quand nous nous reverrons, dans quelques jours, demain, peut-être plus tôt. Me voici balloté sur une mer dont je n'aperçois pas les bords. Rien de plus angoissant que cette incertitude. Dussé-je ne te revoir que dans un mois, je souffrirais moins de ce terme éloigné mais où ma pensée aborde, que d'un terme tout proche mais toujours fuyant et insaisissable.

⁂ Tes petites oreilles cachées sous les bandeaux de

tes cheveux que je soulève, elles sont à moi tout seul. Et cette possession me rend moins insupportable la pensée que ton visage, ta forme, qui se meut parmi les hommes, composent à leur insu leur joie.

⁂ L'amour que j'ai pour toi m'aide à comprendre celui du dévôt qui épuise son ardeur dans des exercices de piété. L'élancement de mon être vers toi va te chercher comme une prière.

⁂ Aujourd'hui, je me suis levé avec le soleil. Et dans la douceur de ce matin d'été parfumé par les foins et rempli de chants d'oiseaux, j'ai éprouvé tout à coup une détresse. Il m'a semblé que je vivais sans toi, car à ce moment-là tu dormais encore, et je souffris intolérablement de goûter un bonheur que tu ne pouvais pas connaître.

Du moment où l'amour unit deux êtres, il y a deux égoïsmes qui poursuivent chacun une fin personnelle puisqu'ils ne peuvent pas se fondre dans un désir unique. Dans l'antiquité, la plus séduisante des appropriations pour l'homme était celle d'un beau corps de femme,

d'une sensibilité et d'une pensée toujours subordonnées à son vouloir de maître. *Homo mulieri deus.* Cette conception de la femme ne s'accorde pas avec les idées de respect qui s'attachent de plus en plus, en dehors du sexe, à la personnalité humaine. Deux êtres qui prétendent « vivre leur vie » font deux tristes amants. De nos jours encore, pour qu'il y ait un grand bonheur, il faut que l'un aime à se sacrifier à l'autre : il faut que l'un tire sa joie non de son fonds, mais de la contemplation de celle de l'autre. Le rôle de « sacrifié » qui, dans l'antiquité, incombait à la femme, est aujourd'hui tenu par celui qui aime le plus. C'est lui le plus heureux.

Ce qui pousse l'homme moderne à de nouvelles liaisons, c'est sans doute la recherche du plaisir, mais c'est surtout l'attrait d'une physio-psychologie inconnue à découvrir et conquérir, la volupté intellectuelle, en se l'appropriant par l'amour, d'en pénétrer les secrets.

Pour les meilleurs, une maîtresse n'est plus une personne tout à fait et devient un peu une chose.

Combien de liaisons d'amour qui ne sont qu'une expérience qui n'a pas réussi.

La femme — il y a des gens qui ne s'en rendent pas compte — c'est un homme comme nous, mais dont le sexe est différent.

Les sages placent l'amitié d'une femme au-dessus de son amour. L'amour procède par crises, c'est une suite de petites catastrophes où le bonheur chaque fois risque de rester enseveli. Leur préférence a donc la meilleure part, la moins fragile, la plus durable.

Quand l'amour cesse d'être une passion pour l'homme, une autre passion s'y substitue, celle de la connaissance.

IV

DE LA CONSCIENCE ET DE LA CONNAISSANCE

Où est la conscience ? Est-elle chez l'homme seulement ; ou chez l'homme et quelques animaux supérieurs ; ou chez tous les êtres animés et chez eux seulement ? Est-elle commune à tous les organismes (végétaux et animaux) : est-elle la propriété vitale de toute cellule, la propriété élémentaire de tout atome ? D'où vient la conscience ? A-t-elle pour support la vie qui la conditionnerait, ou bien lui préexiste-t-elle et a-t-elle besoin de la forme vitale pour apparaître ? L'univers, est-ce la « matière » qui évolue jusqu'à la conscience ; est-ce la conscience qui emprunte la matière pour se manifester ; est-ce la conscience et la matière qui collaborent ? Personne encore n'en sait rien.

Non seulement toutes les cellules du corps, mais la conscience aussi se renouvelle. Elle ne reste pas identique à elle-même et son identité apparente n'a rien de commun avec celle des mathématiques. A courte distance, on a déjà l'impression de n'être plus le même, d'être un nouvel être. C'est en gros que notre identité psychologique se maintient. De l'enfant que nous fûmes, il ne subsiste qu'un petit nombre d'images visuelles, acoustiques, olfactives, quelques émotions qui retraversent plus tard la conscience de l'homme comme un éclair. En un demi-siècle, que d'hommes différents on a été ! La mémoire seule, et qui s'efface, est le support momentané de tous ces êtres qui s'écroulent. Si nous vivions plusieurs siècles, ce serait la même chose, sans plus de gain, car le déchet augmenterait à proportion.

Un numéro de journal parle d'Alfred de Musset et de la Pologne. Il y est question des *Vœux stériles* du poète. La vision de ces deux mots me replace immédiatement dans l'état d'émotion où j'étais, il y a plus de trente ans, quand je lisais la pièce un matin de mai, assis au pied des buissons. Je ressens, comme si c'était

la réalité, la piqûre du soleil matinal, je respire l'odeur de l'aubépine dont les branches en fleurs pendent au-dessus de moi. Un bref éclair, puis je ne garde plus que le souvenir intellectuel des faits. L'émotion restituée avait ressuscité un instant le jeune homme rêveur, inquiet, aux aspirations vagues, qui sentait son cœur se gonfler (physiologiquement) en présence de la vie ouvrant sa mystérieuse avenue devant lui.

On a soif de connaître. Les religions, les philosophies tendent leurs coupes. Le breuvage est fait à l'avance pour tout le monde. La plupart des hommes s'en contentent ; les autres essaient de composer eux-mêmes leur boisson. Elle est longue à préparer, leur palais la trouve toujours amère, et ils meurent dans la fièvre, la bouche sèche, sans avoir pu se désaltérer.

Quand la jeunesse des sensations est passée, il reste à l'homme qui s'éloigne des plaisirs, depuis qu'ils s'éloignent de lui, la joie plus haute et moins amère de la connaissance.

Toutes ces nouvelles générations qui arrivent, un bandeau sur les yeux, enivrées d'amour, et qui vont reprendre notre chemin, — les survivants des anciennes générations les considèrent avec un sentiment de supériorité indulgente où il entre autant d'envie que de pitié.

La raison de vivre, selon Henri Poincaré, c'est la science pure et désintéressée, « la science pour la science », à la poursuite de la vérité. conquête jamais achevée. Cela est bien vrai pour les techniciens qui construisent la connaissance. Aux autres hommes, il ne reste que la contemplation.

V

DE LA SCIENCE

Nous sommes sur la terre comme des gens égarés dans un pays inconnu par une nuit d'orage. Nous n'entrevoyons le monde qu'à des lueurs d'éclairs qui font paraître les ténèbres plus épaisses.

Nous nous figurons l'homme en possession d'un imposant savoir. Tout au plus a-t-il surpris dans la nature quelques ressorts qu'il fait jouer, découvert quelques petites recettes utiles, comme de cuire un morceau de viande, de fabriquer une machine à vapeur. De l'enfant au constructeur d'une locomotive, il n'y a pas plus loin que de la cellule germinale à l'homme de vingt ans.

La certitude la plus haute que puisse atteindre la raison, et qui est la certitude mathématique, repose sur des définitions d' « objets » inexistants ou d'une existence purement idéale.

Il n'y a pas de vérités démontrées qui ne s'appuient sur des notions non démontrables.

La science, dont la plupart des hommes croient l'assise si ferme, est fondée sur des inductions, des postulats.

Suprême puissance est simplicité; suprême science, humilité. L'orgueil ne s'en prend qu'aux faibles et aux ignorants.

Les postulats que la science est obligée d'admettre sans pouvoir les démontrer sont des expériences « non analysées et critiquées », des inductions « laissées à l'état obscur et spontané » (Alf. Fouillée).

La science admet ainsi le postulat de la réalité, de l'objectivité du monde extérieur. Il existe un monde extérieur supposé indépendant de la perception et cause de la perception (on peut en effet nier le monde extérieur, soutenir que la réalité n'est que dans nos sensa-

tions, qu'il n'y a que le moi, que le monde extérieur, le moi d'autrui n'est qu'apparence). Ce postulat en implique un autre qui lui est antérieur, celui de la raison. La science attribue une valeur absolue à la raison qui a pour racine le principe d'identité (et de causalité). Comprendre, expliquer la nature, c'est identifier (nécessité pour l'esprit). La nature à cela ne se prête pas toujours : principe de Carnot qui établit l'irréversibilité des phénomènes sur la dégradation de l'énergie (l'énergie invariable en quantité perd de sa tension ; or les phénomènes résultant d'une diminution de tension, plus de tension, plus de phénomènes, d'où équilibre final). Le mouvement tend à se transformer en chaleur et à se dissiper. L'univers se modifie, va vers une fin. L'hypothèse de l'énergie intra-atomique permet toutefois de suppléer à cette déperdition d'énergie. On dit aussi que le principe de Carnot régit seulement les phénomènes des corps sensibles, mais qu'il ne s'applique pas à leurs particules élémentaires (Maxwell) ; cela serait corroboré par le mouvement brownien des particules dans un liquide, mouvement qui ne cesse pas ou qui renaît toujours sans emprunter d'énergie à l'extérieur.

La science admet également le postulat de causation;

tout a une cause et les mêmes causes sont toujours suivies des mêmes effets. L'uniformité des lois de la nature est le fondement de la science. Les théories mécaniques, le principe de conservation des forces, la forme des lois, renforcent la tendance de l'esprit à croire à l'identité. Et cependant l'identité apparait dans notre esprit plus que dans la nature. Si l'effet est identique à la cause, il restera toujours à expliquer ce par quoi il diffère de la cause.

La science a limité elle-même le domaine de son activité, c'est le prévisible. Elle admet la domination de la loi : tous les faits lui sont soumis. La loi est un lien constant entre l'antécédent et le conséquent, entre l'état actuel du monde et son état immédiatement postérieur (Newton); l'ensemble des lois équivaut à un système d'équations différentielles qui lient les vitesses des divers éléments de l'univers aux valeurs actuelles de ces éléments (Poincaré).

Le déterminisme (substitut de causalité) est pour la science, théoriquement, un postulat fondamental. Elle ne voit et ne peut voir que du déterminé. C'est son unique point de vue. Cela ne veut pas dire qu'elle affirme que tout soit déterminé, mais elle agit comme

si tout l'était, car si quelque chose est libre, cette chose lui échappe, étant hors de ses prises. A-t-elle raison ? S'il n'y avait pas du déterminisme, la science serait impossible. Mais n'y a-t-il que du déterminisme ? Nous n'en savons rien ; pour le savoir, il faudrait que la science fût achevée.

Pour la science, il n'y a que des phénomènes dont elle établit l'ordre et qu'elle utilise. Il y a un univers qui devient. Elle cherche à dire comment il devient.

La science n'atteint pas les choses elles-mêmes. Les choses n'existent que sous forme de concepts. Le principe de causalité crée ces concepts ; le savant établit les rapports entre concepts (principe de légalité). Quand le principe de légalité lui montre l'insuffisance de ces concepts, le principe de causalité les modifie.

Les phénomènes particuliers deviennent des concepts généraux et abstraits, et les lois s'appliquent non à la réalité mais à ces concepts. La loi est une construction idéale, c'est nous qui la formulons provisoirement en

attendant une formule plus large. Il n'y a qu'une seule loi, dit Poinsot, « celle de la constance et de l'uniformité », la science consiste à réduire à cette loi, à cette idée, toutes les autres lois...

La vie est courte, même celle de l'humanité, et la science est longue. Combien ne nous a-t-il pas fallu de temps pour faire du feu, soulever un peu le voile du mystère de la génération, mettre la terre à sa place dans le monde solaire !...

La seule explication possible des phénomènes est la constatation d'un rapport causal (principe de causalité, qui est le principe d'identité appliqué au temps). On appelle *cause* un fait auquel est lié un autre fait ; on appelle *effet* le rapport du second au premier. Nous constatons ce rapport ; et cette observation faite par nous, faite déjà un grand nombre de fois avant nous, nous incline à considérer cette séquence comme constante et à l'ériger en loi universelle (jugement universel dépassant l'expérience, jugements synthétiques *a priori*

de Kant). Les concepts de cause et d'effet sont remplacés par les notions de fonctions pour traduire les rapports, les relations des choses, une fois qu'elles sont mesurables.

Nous voyons le monde devenir, sans savoir ce qui le fait devenir, pourquoi il devient. Il ne nous suffit pas de constater que les faits s'enchaînent, nous voudrions savoir pourquoi, expliquer « l'enchainement de l'être selon la loi ».

Oui, pour la science, il n'y a pas d'autre explication qu'une explication causale. Or l'humanité exige une explication efficiente. Et cependant la première doit nous contenter, remplir notre besoin de connaître.

Il n'y a rien entre les phénomènes matériels qui puisse expliquer comment ils se produisent les uns les autres. L'esprit n'est pas satisfait de savoir qu'un fait est invariablement antécédent et un autre invariablement conséquent, il veut savoir pourquoi, il assimile les cas de causation à des actes intentionnels. Si la science réussit à faire sortir le psychologique du biologique par l'intermédiaire du nerveux, le biologique du physico-chimique, tout réduire au mouvement, elle aura épuisé tout le savoir prévisible. Les angoissants problèmes d'origine et de fin demeureront les mêmes.

Nous ne voyons pas la petite aiguille d'une montre se déplacer, une feuille d'arbre pousser. Nous ne voyons pas non plus entre ce que nous appelons la cause et l'effet la série innombrable des phénomènes intermédiaires qui les relient et qui doivent, l'un après l'autre, promouvoir ce par quoi l'effet différera finalement de la cause.

L'homme, c'est la nature devenue consciente d'elle-même. Les phénomènes dont elle se compose se succèdent dans le temps et ils coexistent dans l'espace. Il y a donc un ordre dans la nature. Cet ordre, l'homme le trouve ou plutôt le retrouve en analysant ses sensations, car l'ordre de nos sensations c'est l'ordre de la nature.

Nous avons beau analyser nos perceptions, il arrive un moment où nous nous heurtons à des éléments physico-psychiques indécomposables, tout au moins provisoirement (couleur, son, odeur, etc.). La science prend ces « données immédiates », ces éléments irréductibles,

ces groupes d'éléments, ces « choses », et elle atteint les relations, les modes de relations de ces éléments entre eux, qui sont la connaissance du réel humainement accessible. C'est tout ce qu'elle peut faire.

Le désordre de la nature mouvante et indéterminée est un ordre lui-même qui nous échappe. Où il n'y a pas de loi, c'est une loi qu'il n'y en ait point.

Si l'ordre que nous voyons dans le monde n'était que l'ordre de notre intelligence, il n'en resterait pas moins que notre intelligence est un produit du monde, et ce qui vient de notre intelligence nous vient du monde.

Il y a un certain accord entre l'ordre de la « matière » et celui de l'esprit. Notre intelligence commence une phrase, et la suite, elle la lit dans les faits. Cet accord toutefois n'est pas parfait ; s'il l'était, la nature serait déductible, c'est-à-dire réductible à des identifications spatiales et temporelles, et elle s'évanouirait.

Les sciences avec des chiffres tracent le schéma du monde. Sans être la réalité, il est pour nous la seule réalité accessible. C'est la traduction d'un texte que nous pourrons toujours serrer de plus près, une traduction que nous pourrons toujours corriger et améliorer.

Où sont les âges de foi scientifique? Une synthèse des sciences semble de moins en moins possible. A mesure que la connaissance s'accroît, nous connaissons mieux aussi nos limites. Pour un grand savant doublé d'un philosophe, la seule tentative avouable et qui lui serait tolérée, ce serait d'essayer, à un moment donné, d'accorder les résultats des quelques sciences où il est compétent.

Intervalles entre les astres, intervalles entre les atomes, discontinuité partout que corrobore la théorie des quanta. Une loi plus générale rendra compte peut-être de l'attraction newtonienne et du groupement moléculaire. On ramène tout aujourd'hui au point électrique. C'est affaire de substitutions. Les difficultés demeurent les mêmes.

Des faits, rien que des faits qui se succèdent et que nous pouvons parvenir à coordonner. Par-ci par-là, on aperçoit que des séries sont connexes avec des transformations de mouvement ; il y a mouvement et il y a phénomène, mais il pourrait en être autrement. Pas d'identification possible.

Il y a un rapport entre les phénomènes psychiques et nos états organiques, mais il n'est pas établi qu'il soit causal. Le qualitatif est jusqu'à présent irréductible. Tout ce que peuvent rechercher et découvrir parfois les savants, c'est une variation quantitative qu'on puisse considérer comme parallèle et équivalente à une qualité.

Nous rencontrons le psychique allié au biologique, mais peut-on ramener à des mouvements atomiques, parce que ceux-ci les accompagnent, nos idées, nos sentiments, notre volonté ? Selon la théorie néo-posi-

tiviste, de même que les propriétés chimiques se transforment dans certaines conditions (énergie vitale) en propriétés organiques, ainsi les images, les faisceaux de sensations, se transforment dans certaines autres conditions (énergie sociale) en groupes d'idées, en faisceaux d'abstractions. Mais quand la preuve de cette transformation serait faite, serions-nous plus avancés dans la connaissance que lorsque nous savons en histoire naturelle que la chenille, la chrysalide et le papillon sont les trois formes successives du même être ? Si nous établissons que le psychique sort du biologique, il n'y a pas identité entre eux ; il restera toujours dans le psychique ce qui le différencie du biologique, des propriétés nouvelles, irréductibles aux premières, et dont on ne peut pas rendre compte.

Interférence, polarisation, mouvement brownien sont dans le sens de l'hypothèse cinétique, que renforce encore la théorie physiologique de la spécificité des sensations (le même mode d'énergie donne une réaction différente suivant l'organe). Nous construisons le savoir avec des systèmes provisoires, théories, hypothèses...

Le corpuscule de Lucrèce est devenu l'électron. On essaie de ramener le chimique, le mécanique lui-même, au phénomène électrique. Le dynamisme atomique aboutit sous les phénomènes divers à des modes d'énergie qu'on cherche à unifier. Bien plus, certaines formes de l'énergie qui échappent à nos sens et qui nous sont révélées par l'expérimentation (rayons ultra-violets, rayons de Rœntgen, ondes hertziennes, radio-activité) nous font penser qu'il peut y en avoir d'autres. La science aura beau identifier, unifier, nous resterons toujours en face du mystère de l'être.

Transformation des forces physiques, substitutions chimiques, synthèses..., la science de la vie ne désespère pas de briser la cellule, de jeter un pont entre le monde inorganique et le monde organisé. Belle découverte ! Mais aurions-nous établi que tout se ramène au mouvement, à l'électricité, l'univers en serait-il devenu moins mystérieux, plus en mesure de nous renseigner sur nous-mêmes, sur notre pensée, une fois qu'il serait prouvé que tout est phénomène électrique.

Il faut, comme Renan, avoir confiance dans la science, mais ne lui demander que ce qu'elle peut donner : quelques certitudes relatives, quelques courtes visions d'enchaînement cosmique, beaucoup de petites recettes utiles pour tous les hommes. Elle nous apprend à construire une locomotive, à télégraphier sans fil, à voler dans l'air, où nous transportons tout de suite nos fureurs d'en bas. La science ne sait pas grand'chose et elle l'avoue loyalement. Elle est étrangère aux passions humaines, et nous lui en voulons quand elle ne sert pas les nôtres. Contentons-nous cependant de ses insuffisances, ne nous laissons pas séduire par la voix des sirènes, religion, métaphysique, qui prétendent tout savoir. En elles, c'est l'individu qui rêve; dans la science, on l'a dit, c'est l'espèce qui mesure.

VI

DE LA PHILOSOPHIE, DES CONCEPTS, DE LA CAUSE, DES INFINIS, DU TEMPS ET DE L'ESPACE, DE L'ÊTRE ET DE L'UNIVERS

Du grand feu philosophique dont il a brûlé toute sa vie, il ne reste aux doigts du chercheur vieilli qu'une pincée de cendres refroidies.

Il y a des choses que nous ne comprenons pas du tout : comment les corps agissent sur nos sens, comment ils agissent les uns sur les autres, comment la vie sort de l'inorganique, comment la pensée (sensation et volonté) sort de la vie...

Le plan intelligible que nous apercevons dans la nature semble marquer une direction, une ascension de

l'inorganique à l'organisé, du mouvement à la sensibilité, de celle-ci à la pensée. En plaçant l'intelligence, la conscience, au début, on fait de la nature l'œuvre d'un surhomme. La nature alors s'explique, mais l'intelligence surhumaine ne s'explique pas. Au contraire, en plaçant à la fin l'intelligence sortant de la vie, elle-même issue de ce qu'on appelle « matière », « énergie », nous sommes obligés d'admettre que l'univers évolue vers des fins qui, avant d'être, déjà le déterminent. Nous rendons compte du supérieur par l'inférieur; avec le moins nous obtenons le plus.

Quand on a le plus, on a le moins. Un Dieu inexplicable explique l'univers par déduction. L'évolution, au contraire, part de ce qui est, matière, énergie ou force, et en tire la vie, puis, de la vie tire la conscience. C'est du moins qu'elle fait sortir le plus. Les deux explications sont aussi répugnantes l'une que l'autre à la raison.

La chaleur, la lumière, c'est du mouvement, soit ! Les savants le démontrent par l'interférence, la polari-

sation, le mouvement brownien, etc. Mais quand nous avons la sensation de lumière (quoique lumière = mouvement) nous n'avons pas la sensation de mouvement, nous avons bien la sensation de lumière, spécifique, irréductible. Il n'est pas possible de savoir comment le mouvement devient sensation. La sensation demeure inexplicable.

On ne sait pas ce que c'est que matière, mouvement, énergie. N'importe ; les uns utilisent « cela » pendant que d'autres cherchent vainement à savoir la cause de ce vouloir-vivre, de ce vouloir-être de la nature qui semble bien constituer sa racine.

Il y a des hommes qui sont satisfaits quand ils connaissent des « choses » leur consécution, c'est-à-dire leur enchaînement, leurs conditions, les conditions de leur évolution, de leurs changements et relations. C'est peut-être bien tout ce qu'on peut savoir. Il est d'autres hommes pour qui cette connaissance est insuffisante et qui veulent savoir pourquoi elles sont, pourquoi telles

et non pas autrement, pourquoi l'être, pourquoi quelque chose.

Pourquoi, interrogeait le philosophe Damascius, étudier des problèmes qui, par essence, sont sans réponse? C'est, répondait-il, que l'esprit ne peut se délivrer de ce tourment, de cette inquiétude sacrée, de cette curiosité divine, de pénétrer le secret de toute la nature.

Qu'est-ce que ferait en effet l'homme sur la terre, avec son intelligence, s'il n'avait comme suprême souci la plus noble et la plus humaine des inquiétudes, celle de chercher la solution de problèmes, insolubles peut-être, mais dont la poursuite fait sa dignité? Il resterait enfoncé dans son animalité, ses besoins, ses plaisirs sensuels, et ne s'élèverait pas au-dessus de la bête. Il serait cette bête.

Le bons sens, la raison, la science, ne peuvent pas expliquer les choses. Nous sommes parvenus à nous rendre compte que rien n'est immobile, que tout s'écoule, et c'est pour cela que, sous les phénomènes qui

se succèdent, nous avons cherché dans cet univers fuyant quelque chose de stable, qui dure, qui subsiste, et que nous avons imaginé la « substance ».

L'homme agit pour se procurer ce qui lui manque, remplir son désir. Il vise des buts, il tend à des fins. C'est pour cela qu'il voit partout dans la nature des intentions, un but raisonnable aux choses elles-mêmes. Cela est humain ; n'est-ce pas trop humain ?

La science établit des rapports, explique dans quelles conditions les phénomènes se succèdent ou nous paraissent divers. Mais la réponse à nos comment ne nous intéresse qu'autant que nous croyons qu'elle prépare une réponse à nos pourquoi.

On se demande : pourquoi le monde, pourquoi quelque chose ? Un univers sans but, de même qu'un univers sans cause, paraît absurde. Cependant il nous est encore plus facile d'admettre que « ce qui est » soit sans cause que d'admettre qu'il soit sans but.

Il y en a qui disent : « c'est une notion purement humaine », comme s'il pouvait y en avoir d'autres, et qui nous échapperaient. Que nous ne puissions nous représenter une chose que d'une certaine manière, il ne s'ensuit pas qu'elle n'existe que de cette manière, mais, pour nous, le résultat est le même. Nous pensons avec nos modes et moyens, nous sommes limités à une conception humaine du monde. Si son explication est hors de la nature, si nous admettons un autre ordre, alors tout devient possible, imaginable ; plus de règle pour raisonner. Or, nous devons vouloir penser en hommes, dans nos limites, nous garder de la foi comme on évite l'hallucination.

Nous ne connaissons des choses que leurs relations avec notre pensée. Ce que les choses sont en soi, si elles sont différentes de ce qu'elles nous apparaissent, nous l'ignorons et nous ne pouvons pas le savoir. Nous n'atteignons les choses que sous la forme de leurs représentations (concepts). Or, il y a des concepts positifs et des concepts négatifs. Le danger consiste à voir dans ces derniers (qui ne sont que la négation de l'idée

renfermée dans les premiers), une « chose » existant hors de l'esprit qui la conçoit. Ainsi le non-être opposé à l'être, l'infini opposé au fini. C'est leur forme positive qui prête aux concepts négatifs une réalité illusoire dont beaucoup d'hommes sont dupes. On discute sur eux comme s'ils existaient, alors qu'ils ne sont que des contraires logiques, de véritables jetons de la pensée sans valeur intrinsèque.

C'est l'esprit de l'homme qui a créé l'idée de cause. Il n'y a dans l'expérience que des coexistences et des consécutions. La raison ne peut constater que l'ordre des phénomènes. Soient les phénomènes A et B, l'idée d'une liaison nécessaire entre B (effet) et A (cause) dépasse l'expérience et la validité du raisonnement; elle est « le résultat de l'habitude » (Hume). Le rapport causal que l'individu observe une fois, plusieurs fois, ses descendants l'observent à leur tour. De là la facilité avec laquelle on arrive à croire, à affirmer, ce rapport comme nécessaire et universel,

Dans le monde phénoménal, tout ce qui est a une cause, tout est causant et causé, tout s'enchaîne par

des relations de cause à effet. Pas de cause qui puisse être pensée sinon dans son rapport à un antécédent. En invoquant une première cause causante et non causée, l'imagination franchit la limite du monde relatif. C'est au besoin de causalité qu'on obéit en posant au bout de la série phénoménale une première cause d'où tout découle, et c'est le même besoin qui nous pousse ensuite à chercher à cette cause sa cause. Incompréhensible pour la pensée sensible qu'il y ait une cause sans cause ; incompréhensible pour la pensée rationnelle qu'il n'y ait point au début de la série phénoménale une cause première à elle-même sa propre cause. Dans ces conditions, on est obligé de poser un fait premier (jusqu'ici irréductible) en dehors de la série et lui servant de terme initial. C'est ce fait premier que Proudhon appelle « divin » et qui ne comporte, dit-il, pour le philosophe, « ni question ni doute » (24).

Le caractère le plus général s'appliquant à tous les objets est la quantité qui nous présente deux faces : l'une (positive) la multiplicité, l'autre (négative) l'unité.

(24) *La guerre et la paix*, chap. II, p. 30.

Les choses étant multiples, pour les pouvoir saisir, nous imaginons des limites. Nous appelons fini, ce qui a une limite (*finis*), infini ce qui ne peut pas recevoir de limite. Mais le fini est conventionnel et l'infini n'en est que la négation. Nous appelons défini ce dont la limite est ou peut être donnée, indéfini ce qui peut recevoir toutes les limites, ce dont la limite est toujours reculable en imagination. C'est ainsi que nous disons que le nombre est indéfini, car à un nombre si élevé qu'il soit nous pouvons toujours, sinon expérimentalement, du moins par la pensée, ajouter une unité nouvelle, de telle sorte que la série restera toujours ouverte.

L'infini, tel que l'entend le sens commun et une certaine philosophie, est une notion fausse, un concept « surabstrait », qui ne correspond à rien de réel. C'est un monstre mental engendré par les notions contradictoires d'indéfini et de fini. Synthèse des deux, il ne peut être à la fois ni l'une ni l'autre. L'infini, en effet, est indéfini en tant qu'il prévoit une série illimitée, inépuisable, de termes, et il est fini en tant que cette série forme un tout donné, un ensemble achevé et clos. Cet infini monstrueux qui n'est pas, qui ne peut pas

être, a été la source de toutes les extravagances de la pensée.

L'infini conventionnel de la science (quantité plus grande que toute quantité donnée) a rendu et rend, au contraire, de précieux services. La mathématique qui emploie le nombre négatif, qui étudie des relations sans réalité, n'est pas dupe, en parlant de l'infini, du caractère positif pris par le néant. L'infini de la science n'est pas un infini réel, mais un infini idéal, créé par définition.

L'infini n'est pas. Le fini est conventionnel. L'indéfini en est la négation. Voilà les trois notions seulement applicables à la quantité. Une série formée d'éléments successifs ou coextensifs est finie. Une série aboutissant à un point présent de l'espace ou du temps est finie. Si, en remontant en arrière, la série était indéfinie, qu'on pût en reculer sans cesse la limite, elle n'aurait pas pu commencer.

D'une femme ayant du tempérament, on dit qu'elle est « hystérique » ; d'un homme doué d'une sensibilité plus délicate que celle des autres, on dit qu'il est

« neurasthénique » ; d'une potion efficace, qu'elle fait du bien parce que « ça dégage ». Nous sommes des enfants. Il nous faut une explication, et une réponse quelle qu'elle soit nous suffit. On se paie de mots. La métaphysique, pour bien du monde, reste la quintessence de la science. Des concepts comme infini, absolu, cause, nous donnent l'illusion et l'angoisse de nous heurter à des contradictions de réalités engendrant des problèmes insolubles.

A force de simplifications, au moyen de concepts, on arrive à l'unique, mais l'univers n'en reste pas moins multiple. L'effort de toute une vie passée dans la spéculation se borne à un rêve cohérent.

On a fait de gros livres sur l'espace et le temps. De ces conditions de l'être, ce qu'on peut dire de moins insensé, c'est que, comme l'esprit passe des objets étendus à l'étendue des objets, il passe des phénomènes qui durent à la durée des phénomènes. L'espace appa-

raît comme une abstraction de l'étendue; le temps comme une abstraction de la durée.

L'espace est le « décalque » des coexistences actuelles ou possibles; il n'est pas le lieu des corps, il est une vue de l'esprit. On a appliqué à l'espace l'attribut de la quantité pour se demander s'il est fini, indéfini... Mais l'espace n'est pas une quantité, c'est une forme vide de tout contenu. Grossièrement, on peut dire que l'univers est plein, constitué par les propriétés des choses...

Le temps est plus mystérieux encore. Sans le temps, plus d'états de conscience successifs, plus de phénomènes. La cause se confond avec l'effet, le monde retourne à l'être immuable. On est obligé de considérer le temps comme un fait encore irréductible, comme l'est elle-même la conscience.

A la bibliothèque, — ce cimetière des formes transitoires de l'esprit de l'homme, — devant les rayons où la théologie et la métaphysique sont rangées, mon vieux maître me disait : « Il me semble que je suis un pharmacien qui garde des poisons. »

Les avertissements des sages sont malheureusement

inefficaces. On ne connaît les effets du feu sur le tissu vivant qu'après s'être brûlé la peau, et, pour savoir que la théologie et la métaphysique sont des poisons, il faut avoir failli soi-même s'empoisonner.

On peut passer toute une vie infructueuse dans les systèmes métaphysiques. Ce sont des songes grandioses, à la taille de celui qui rêve, subordonnés à la puissance de son imagination et à l'étendue de son savoir. On s'y berce, on s'y enchante, mais il reste un malaise. Mieux vaut, du premier coup, aller à la science et à l'art, l'art par excellence : la musique, harmonieuse combinaison de sons qui nous fait sentir et penser plus intensément, plus souffrir et aussi plus jouir.

Nous sommes toujours obligés de partir d'un fait, d'un concept, d'un axiome irréductible, qui ne peut être accroché à rien, qui est lui-même le premier anneau de la chaîne. Si loin qu'on remonte, on ne va pas plus loin que ceci : l'être et la tendance de l'être à persévérer dans l'être (Spinoza) et à accroître son être.

Wolf dit qu'il n'y a pas une chose à laquelle il n'y ait une raison d'être plutôt que de ne pas être. Pour les phénomènes, oui, mais à « ce qui est » et d'où tout découle, y a-t-il une raison d'être?

Le concept le plus général auquel on puisse s'élever (l'*un* n'en est qu'un synonyme) est le concept : être. Comprendre une chose, c'est la rattacher à une notion plus compréhensive. Ainsi couleur aide à comprendre blancheur, rougeur. Être étant le genre suprême, nous ne pouvons, pour comprendre cette notion, la rattacher à aucune notion plus compréhensive. Elle reste donc indéfinissable.

Quand nous disons : quelque chose existe, nous admettons que ce quelque chose pourrait ne pas être. Quand nous disons : quelque chose est, nous admettons que ce quelque chose a un caractère de nécessité. Mais nous ne pouvons pas admettre qu'il y ait quelque chose qui soit absolument nécessaire ; nous pouvons toujours nous demander pourquoi de ce quelque chose il nous faudrait reconnaître la nécessité absolue.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est : quelque chose est, en fait. De ce quelque chose d'ultime sortent, au moyen du temps, les phénomènes. A côté ou au-dessus de ce qui est, il n'y a rien, pas même la cause de ce qui est. Chercher une cause à l'être est insensé. Il y a l'être et l'idée de l'être, traduction en deux langues différentes d'un texte unique, d'une même réalité. Ainsi une ligne courbe est convexe en dehors et concave en dedans. Il y a identité entre le moi et le non-moi. Si, en gros, la pensée s'accorde avec les choses, si la nécessité logique correspond à la nécessité physique, c'est que le sujet pensant n'est pas différent de l'objet pensé. La pensée conçoit l'être, elle est l'être se pensant.

Ce qui est, l'être, se transforme dans le temps et il est divers dans l'espace. Les formes de l'être dans le temps sont des apparences, il y a identité entre elles. Les formes dans l'espace sont identiques sous leur diversité. Le temps et l'espace supprimés, il reste l'être immuable, — un pur concept.

Nous sommes tellement plongés dans l'être, il est tellement en nous, que nous ne pouvons imaginer que ce qui est puisse ne pas être. C'est ainsi que la question du prince indien de d'Alembert : « Pourquoi y a-t-il quelque chose? » — que nous ne pouvons nous poser que parce qu'il y a quelque chose — paraît plus raisonnable que la question : « Pourquoi n'y aurait-il rien? »

Être et penser sont irréductibles l'un à l'autre. Être, c'est devenir ; c'est qualité, variété, innovation. Penser, c'est identifier ; c'est quantité, fixité. Et l'être cependant se plie à la simplicité de la pensée comme la pensée cherche à se mouler sur l'être. Ils sont la même réalité, vue humainement.

L'univers est tout ce qui est et devient. Il est l'ensemble des relations de la pensée aux choses ; il est notre représentation. Il est à la fois l'être et les phénomènes qui en sortent.

L'univers est-il fini, infini ou indéfini? C'est une question que l'humanité depuis longtemps s'est posée. Ecartons le point de savoir s'il est infini, ce concept n'ayant aucun sens. L'univers étant l'être et ses phénomènes, l'univers en tant qu'être ne peut être ni fini ni indéfini, ces attributs n'étant applicables qu'à la catégorie de la quantité. De l'être nous ne connaissons rien que son concept et il échappe à la mesure.

Quant à l'univers phénoménal, nous sommes amenés à croire qu'il est fini. S'il était indéfini, nous n'aurions jamais pu parvenir à l'état actuel de ses coexistences.

La même distinction s'impose si on demande : « L'univers a-t-il commencé ou est-il de toute éternité ? » L'être est sans rapport avec le temps. Quant aux phénomènes qui en découlent, on est obligé d'admettre que les séries qu'ils forment ont eu un commencement temporel, sinon elles n'auraient pas abouti aux phénomènes présents.

« Nos frères, les cailloux ; nos frères, les oiseaux, » disait François d'Assise. Notre parenté avec toute la nature, l'évidente communauté d'origine de la con-

science avec le reste de l'univers, nous encourage à croire que la synthèse des rapports qui constitue pour nous cet univers n'est pas un rêve, mais une réalité.

Les phénomènes de radioactivité permettent de penser que la « matière » se désintègre, que l'« énergie » se dégage et se dégrade. Puis la matière sans doute se reconstitue — en dépit du principe de Carnot — en utilisant l'énergie perdue. A des périodes de désintégration avec production d'énergie et dégradation succèdent des périodes de reconstitution matérielle. L'univers est un rythme perpétuel qu'on entrevoit et qu'on ne peut pas comprendre.

VII

DE DIEU, DE LA FOI ET DE L'AME

De l'idée de pensée, Descartes déduit tout, Dieu lui-même, auteur de tout ce qui est, mais il ne va pas plus loin que la pensée en appelant évidence l'irrationnel suprême.

Rapporter à un Dieu la création de ce qu'on appelle « matière », « énergie », c'est attribuer à un être inconcevable une action aussi inconcevable que lui. Nous sommes en pleine hallucination. Mieux vaut accepter tout de suite l'incompréhensibilité de « ce qui est » dans son « devenir », avouer que nous n'avons pas d'opinion là-dessus.

Aux yeux de certains hommes, la science, comme l'esthétique et l'éthique, se parachève en Dieu, c'est-à-

dire dans x. Mais x lui-même où trouve-t-il son parachèvement ? Ce n'est pas assez d'expliquer le monde, l'homme, par x, il faudrait expliquer x.

Il y en a qui considèrent l'x de l'univers comme une personne. Nous avons mieux à faire que le prier ou le maudire, nous avons à le chercher, nous en approcher.

On ne peut prouver que le monde existe, et on veut qu'il soit « infini ». On ne peut établir que l' « âme » est une réalité, et on veut qu'elle soit immortelle. On discute des attributs de Dieu, et de Dieu nous ne savons rien, car ni l'existence ni l'être ne lui sont applicables. Exister, c'est pouvoir ne pas être ; être, c'est être nécessaire. Or, il n'y a rien qui apparaisse à la raison comme nécessaire absolument.

Les uns désespèrent de connaître par le moyen de la science et trouvent leur satisfaction intellectuelle, morale, esthétique, en Dieu, qui répond à tous leurs

besoins et aspirations. Dieu, pour eux, c'est tout ce qu'ils ignorent de l'homme et de l'univers, c'est ce en quoi s'achève, comme une circonférence commencée, l'amour incomplet, ce en quoi s'apaise la nostalgie du beau. Dieu, c'est tout leur désir de toujours sentir, de toujours penser, toujours se souvenir, de ne jamais mourir, d'être Dieu lui-même. Ils s'arrêtent à Dieu comme à un port.

D'autres ont une confiance entière dans la science, dont ils attendent la solution de tous les problèmes.

La science poursuit sa tâche définie, ignorant l'homme, ses impatiences et ses désirs, ignorant Dieu, car, si elle avait trouvé Dieu, elle chercherait alors à l'expliquer.

Avant qu'il soit question de Dieu, il est nécessaire d'en donner une définition. Autrement, on parle des langues différentes, on ne s'entend plus. Si Dieu, c'est tout ce que nous ne savons pas, il n'y a pas d'athée de ce Dieu-là. Dieu, en ce sens, c'est la reconnaissance de notre impuissance à nous expliquer les choses, c'est notre ignorance divinisée.

L'homme qui croit à un Dieu se sent fort, d'une force qui, si elle le domine, le « soutient », le « transporte », l' « exalte », le « ravit », et aussi l' « éclaire », l' « illumine ». Puisée dans une idée, un sentiment, un excitant physiologique, c'est toujours la force, une force supérieure, dont nous avons besoin pour y fondre notre moi, y absorber notre désir insatiable.

Dieu est le terme où s'arrête et se repose l'inquiète curiosité de la plupart des hommes. Il leur explique le monde, justifie leurs aspirations, assure leurs valeurs éthiques, esthétiques et intellectuelles. Mais est-ce suffisant ? Comme les Alexandrins, nous voulons connaître la raison de la raison de la raison. Qui sait si ce Dieu-là ne rechercherait pas à lui-même son Dieu ? Mieux vaut sans doute accepter, comme Socrate, l'ignorance de ce qu'on ne peut pas savoir que de reculer la difficulté en poursuivant sans cesse ce qui fuit toujours, l'irrationnel.

Supposons certains problèmes résolus... Nous savons les conditions à réunir pour faire sortir le vital du

minéral, la pensée de la sensation — et c'est sans doute, si on y parvient, à peu près tout ce que l'homme pourra savoir — serons-nous pour cela satisfaits ? La question des pourquoi, ceux-ci se résumant tous dans le grand pourquoi de l'être, reste entière, insensée et bien humaine. La poser, c'est admettre un surhomme qui pourrait y répondre. C'est l'explication religieuse. Mais le surhomme demeure lui-même inexplicable, et nous ne sommes pas plus avancés.

Du premier coup, aussi loin que le regard philosophique le plus pénétrant, la religion est allée au fond de tout, de l'amour, de la vie misérable des sens, du néant du désir. Mais sa clairvoyance l'abandonne quand elle passe au surnaturel. Habile à dénoncer les illusions du monde, qu'elle trouve tout fait, elle est impuissante à découvrir celles du monde, qu'elle a construit.

La foi en un fait, selon James, peut aider à créer ce fait. Cela est vrai. Par exemple, dans une guerre, la croyance d'un peuple en sa propre victoire, une foi agissante, coopérante, peut la déterminer ; mais ici la

foi ne crée pas le fait : le fait existe virtuellement. Dès les hostilités, la victoire est acquise à l'un des deux belligérants. Là où la foi est très vive, par l'action qu'elle suscite, la source des énergies qu'elle fait jaillir, elle est un facteur complémentaire en faveur de la victoire, qu'elle peut aider ainsi à se fixer dans un camp. Il n'en est pas de même de Dieu. S'il n'a pas de réalité objective, la foi ne peut pas contribuer à l'engendrer.

Ce n'est pas l'immortalité de l' « âme » pensante, de la pensée objective, que l'homme réclame, mais l'immortalité de ses désirs, de son moi sensible, sentimental. Et ce sera ainsi généralement aussi longtemps que durera son égoïsme, c'est-à-dire toujours.

La croyance à une « âme » immortelle est bien risquée. La croyance que notre action personnelle améliorera la condition des générations futures est insuffisante à faire notre bonheur. Il faut fuir son moi, s'affranchir de l'égoïsme, sympathiser avec les formes et les douleurs, s'impersonnaliser par l'amour, l'art et la science.

Il y a des hommes qui trouvent une joie féroce à systématiser leurs négations comme il y en a d'autres qui sont ivres de Dieu. L'hypothèse religieuse écartée, il reste toutes les autres hypothèses. Notre esprit n'a pas le choix. Ce qu'il y a de plus intime en nous adhère à ce que certaines d'entre elles renferment de plus conforme à nos tendances. Comme un morceau de sel brisé se répare dans son eau de cristallisation, ainsi nous nous reconstituons dans ce milieu d'idées et de croyances une compréhension des choses qui est un système provisoire, valable pour nous provisoirement. Les croyances, les idées, forment un ensemble hétérogène souvent contradictoire. Elles se concilient quand elles s'affrontent ou bien elles s'ignorent, juxtaposées comme les pièces d'un manteau d'Arlequin. Le cohérent est réservé au savant, et il n'en obtient que des tronçons.

Certains auteurs nous parlent avec commisération des « malheureux que les peines et les maux incompré-

hensibles de la vie ont conduits au doute et même à la négation. »

Au doute, à la négation de quoi ? Il y a des hommes, en dehors des religions positives, qui ne doutent pas mais qui savent ou qui ne savent pas, et qui désirent, qui espèrent ; des hommes qui ne nient rien, mais qui cherchent. Ils acceptent ce qui est, ils adhèrent à ce qui sera, en s'efforçant, pendant qu'ils vivent, vers la justice et la bonté.

Ce que nous croyons, c'est ce que nous voudrions qui fût. Nous désirons, nous voulons : notre idéal est certain, cela nous le savons ; mais, à moins de nous duper, nous devons reconnaître qu'il n'a de valeur que s'il y correspond une réalité, et cela, nous ne pouvons pas le savoir. Il faut savoir pour comprendre ; il faut se contenter de ce qu'on sait et croire, pour agir.

Des certitudes, il n'y en a que dans la science. La foi ne peut pas donner de certitudes, mais elle apporte au croyant une force pour agir. Avoir la foi, c'est agir comme si Dieu avait une réalité objective ; comme si

l'homme avait une « âme » immortelle ; comme si le beau, le vrai, le bien étaient les valeurs suprêmes. Nous pouvons faire nôtre le mot de Diderot : « O Dieu, je ne sais si tu es, mais je vivrai comme si j'étais devant toi. » Comme Diderot, nous affirmons notre désir, notre volonté, mais non l'objet de ce désir, de cette volonté. En conformant notre action à ce désir, à cette volonté, le doute spéculatif subsiste, nous n'abdiquons pas notre raison, nous restons des hommes.

Les joies qu'on trouvait dans l'amour, on voudrait, lorsque la jeunesse est passée, les poursuivre dans la connaissance. On se persuade qu'elles y sont d'une qualité supérieure et qu'on gagne au change. On revient vite de cette illusion. On ne peut rien savoir des choses premières et dernières, les seules qui importent. Il n'y a, pour supporter notre humaine condition et oublier la déchéance de l'âge, qu'un refuge : la contemplation de la nature indifférente qu'on retrouve, si on a pu l'oublier, et, si on l'aime, dont on se rapproche tous les jours davantage, jusqu'à ce qu'elle nous ait repris tout entiers.

VIII

DE LA MORT

L'homme, à la différence de l'animal, sait qu'il lui faut mourir. Il est un misérable ; et il ne peut s'affranchir de sa misère que par la foi où la volonté.

Ceux qui ne « croient » pas, et auxquels il répugne de s'imposer une croyance, doivent chercher leur équilibre moral dans les vérités acquises, l'espoir de nouvelles conquêtes et le rénoncement au savoir total. Il n'y a qu'un moyen pour échapper à notre destinée, c'est de faire comme Jouffroy : « établir en soi, à la sueur de son front, l'empire de la volonté. »

Les inassouvissements, les inquiétudes des amants, leurs aspirations, c'est la sensation, le sentiment, qui veut durer. On s'aime, on voudrait toujours s'aimer. L'idée de la mort est tellement insupportable à certains

amants qu'ils ne s'en délivrent qu'en se suicidant. Ils ont ainsi l'illusion, en mourant délibérément, que leur volonté domine la mort, qu'ils sont, en tant qu'ils s'aiment, immortels. *Ne moriare, mori.*

Le besoin général de vivre nous attache à l'existence jusqu'au bout parce qu'il n'est pas combattu, dominé, par l'instinct contraire. Même ceux qui meurent dans un âge avancé succombent prématurément avant l'usure de leurs organes ; la vieillesse est toujours pathologique. Dans une vie qui ne parvient point à son terme normal, l'instinct de la mort n'a pas le temps de se développer. D'où le regret et la crainte de quitter la vie, les interrogations inquiètes que l'homme se pose sur sa destinée, les aspirations vagues que créent en lui le besoin et le désir d'une survie.

Et pourtant le caractère éphémère de nos fragiles affections inclinerait plutôt à souhaiter une mort sans lendemain. Tous ces couples qui s'aiment se sont liés par des promesses « éternelles ». Ils sont sincères. La mort les disjoint. Le « demeurant » pleure celui qui n'est plus, renouvelle sur la tombe ses engagements de

fidélité. Mais la vie continue et la chair vivante palpite de nouveau et cède au désir qui sort de la vie.

L'homme pourtant ne devrait jamais, « sinon par mort », oublier l'aimée qui est morte :

Voi non dovreste mai, se non per morte,
La vostra donna, ch'è morta, obliare (25).

Et la femme aussi méconnaît les conseils du Dante.

On ne réfléchit pas aux conséquences de ces nouvelles unions d'amour. Tous ces anciens aimés, ou du moins leurs états de conscience d'au moment de la séparation, se retrouveraient en présence — si on ose dire — dans la mort. C'est la mémoire qui rattache les êtres successifs que nous devenons en vivant. Songeons qu'au bout de quelques années, l'homme qu'on se souvient d'avoir été nous est devenu totalement différent, étranger. Les états de conscience de ceux qui ont quitté la terre les premiers seraient peut-être demeurés tels, mais ceux de leurs conjoints auraient changé. Ce ne seraient donc plus les mêmes « êtres ». La religion n'est jamais entrée dans l'examen de ces situations paradoxales. L'absurdité, le grotesque, qui en découle n'a pas été mis

(25) *Vita nova*, XXXVII.

en évidence. On dirait que tout le monde se bouche les yeux pour ne pas voir ce qu'il y a de puéril dans la conception d'une survie de la sensibilité, la seule qui importe à l'humanité, car une survie de la pensée rationnelle lui est indifférente.

Avec les misères de l'âge — et bien qu'en bonne santé — on arrive aisément par la raison à se détacher de la vie. La déformation de ce corps dont nous admirions, comme s'il n'eût pas été à nous, ou la force ou la beauté ; l'affaiblissement aussi de nos facultés intellectuelles nous convainc qu'il faut faire place à des formes plus jeunes, plus belles, plus souples, susceptibles, comme un jour le furent les nôtres, de nouvelles adaptations. Le recommencement quotidien de la même besogne et l'accomplissement de fonctions physiques devenues pénibles produisent à la longue une lassitude qui incline au repos. Et puis, un doute nous vient parfois d'accomplir une œuvre vraiment bien nécessaire. Quand on a l'esprit critique, on s'apprécie sans indulgence. La vie a de l'attrait et importe pour les hommes qui s'y jugent eux-mêmes importants. Ceux qui savent

mesurer la place qu'ils occupent dans le monde la trouvent petite. Il convient d'y attendre tranquillement le moment de « déloger ». La vie nous a passé, en naissant, une consigne mystérieuse à laquelle il semble conforme à la nature des choses d'obéir, et dont la mort nous relèvera.

Les hommes d'action, les sensuels, emportés par les affaires, les plaisirs, ne pensent pas à la mort ; ils n'ont pas le temps, et cette pensée leur répugne. D'autres y pensent ; les uns se contentent des promesses de la religion, les autres cherchent à se divertir, à s'étourdir. Il y en a un petit nombre qui acceptent ce qui sera, volontairement.

De plus en plus, lorsqu'on vieillit, la mort, déblayeuse de formes caduques, et qui fait place à de nouvelles formes perfectibles, s'impose avec un caractère de bienfaisance et de nécessité. La durée de la vie, grâce à une connaissance plus approfondie de ses ressorts, pourra sans doute être accrue ; l'instinct de la

mort, en se développant dans l'homme au cours d'une existence prolongée, pourra atténuer l'angoisse de la fin, mais cette fin de l'individu actuel n'en reste pas moins la seule solution acceptable pour la raison.

Il y a quelque chose de navrant, de désespérant, dans la lecture des biographies des savants, des grands artistes, des penseurs. C'est de constater qu'eux aussi aboutissent tous à une fin, à la destruction, un peu plus tôt ou un peu plus tard, d'un organisme exceptionnel, à la disparition duquel nous ne parvenons pas, pour eux, à nous résigner.

Allégé du cauchemar chrétien, ce que l'homme peut redouter seulement c'est de disparaître. Quand on se plait quelque part, on voudrait y rester. Le désir de vivre toujours est naturel à l'homme, à condition de ne pas souffrir.

Somme toute, l'homme n'a pas à se plaindre de sa destinée. Le spectacle l'a intéressé ; il a pu faire un peu

de bien, il a participé à la marche et peut-être au progrès de l'univers. Dans tous les cas, il a dû, pendant son passage sur terre, servir à quelque chose, et cela est suffisant pour qu'il voie venir la mort avec sérénité.

IX

DE L'ESPÈCE, DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CIVILISATION, DE LA MORALE ET DU PROGRÈS

Je vois toutes les années mes tulipes refleurir en mai. Je les retrouve pareilles, ce sont pour moi toujours les mêmes. Ainsi de la floraison humaine. De cette enfant, j'ai vu la mère, il y a vingt-cinq ans, blonde, élancée, aspirant de toutes ses forces à la plénitude de la vie. Je revois sa fille aujourd'hui, svelte et blonde, ayant la même ardeur d'expansion joyeuse, me souriant avec les yeux de sa mère, ravivés, rafraîchis. Celui dont l'existence serait vingt-cinq fois plus longue que la nôtre verrait, — comme moi mes tulipes à chaque renouveau, — refleurir à chaque génération les belles fleurs humaines. Et, pour lui comme pour moi, ce serait aussi toujours les mêmes fleurs.

Les enfants grecs allaient chaque printemps quêter de maison en maison en chantant la chanson de l'hirondelle : « La voici, la voici, l'hirondelle ; elle amène les belles saisons et les belles années, l'hirondelle au ventre blanc, au dos noir » (*Athénée*, VIII, 360). Cela n'a pas vieilli, non plus que la joie, la jeunesse, le recommencement indéfini de la lumière et de la vie, tout ce qui n'est pas subjectif, individuel et périssable. La voici, l'hirondelle... Et voici l'homme, à chaque renouveau, pour lui refaire fête. Mais ce ne sont plus les mêmes êtres, ni la bestiole, ni l'enfant ; ce qui persiste, ce qui se retrouve, ce qui seul est durable, c'est l'espèce.

Chacun porte en lui plusieurs êtres différents : celui qu'il croit être, celui qu'il est, celui qu'il veut paraître. Chaque fois que nous parlons à quelqu'un, six personnages peuvent se donner la réplique, d'où tant de malentendus, tant de blessures dans les rapports sociaux, la politique, les affaires, l'amour, où l'homme et la femme doivent se comporter comme ils sont.

Il faut du scepticisme, de la culture, pour s'effacer, laisser de la place aux autres. Notre correspondance réfléchit notre égoïsme, et, pour ne pas s'y rendre insupportable, il faut se surveiller. Dans la conversation, on ne prête l'oreille avec complaisance, on ne se passionne, qu'aux choses qu'on dit soi-même, et on dissimule son indifférence si les autres parlent. Regardez la personne qui vous écoute ; suivez sur son visage, qui a pris le masque de l'intérêt, l'apparition peu à peu de l'ennui, de la lassitude, de l'impatience, sa pensée ailleurs, son attention presque toute absorbée par ce qu'elle-même va dire. Puis, quand elle peut enfin parler, voyez ses yeux, sa physionomie s'animer, comme ces globes de porcelaine qui s'éclairent tout à coup par le dedans.

Dans le peuple, que de gens ne peuvent attendre leur tour pour se mettre en évidence et se jettent à la traverse, avec un : « Ah ! c'est comme moi ! Figurez-vous que... ». Chez les gens du « monde », on met un peu plus de formes.

Les romans mettent une seconde vie plus belle à portée de la main. Ils sont faits d'images, génératrices

de sensations et de sentiments forts et agréables, et il suffit de tourner les pages d'un livre pour ouvrir la source de jouissance. C'est tout le plaisir de la vie réelle, mais idéalisée, assuavie, que ce jeune homme et cette jeune femme viennent chercher, sans l'amertume qui sort de l'action, sans le risque. Ce sont des sensuels, des égoïstes et des timides. Au lieu d'exposer leurs sens loyalement à l'orage des passions douloureuses, ils s'enferment chez eux et leurs amours ne sont même pas celles des autres, puisque ce sont celles d'êtres purement imaginaires. C'est pour cela que lorsque la vie, par suite de l'âge, devient plus intellectuelle, toute cette littérature d'oaristys et d'adultère se dépouille de sa puissance suggestive, demeure sans intérêt. Cette littérature, pour bien des personnes, est une espèce de rêve comme il y en a d'autres : l'ivresse du vin, de l'alcool, de l'opium, créatrice de visions, de transes mystiques, d'extases. Elle n'est pas d'un ordre plus relevé.

Il n'y a que les arts qui soient purs, qui n'aient point fait de mal. Les lettres souvent sont malfaisantes et la

science, au lieu de servir les hommes, les aide à mieux se détruire. Un jour viendra — c'est encore la croyance d'une minorité, mais croire ceci c'est travailler à le réaliser — un jour viendra cependant où les hommes, à force de misère, comprendront enfin leurs véritables intérêts et où la science sera la servante de l'humanité : *scientia ancilla humanitatis*.

Différence de point de vue : on admire avec émotion le pinson qui fait son nid dans le feuillage et on tue avec dégoût la mouche qui nidifie dans la viande.

Les œuvres les plus durables, que dureront-elles ? Nos langues disparaîtront ; le français d'il y a quelques siècles n'est plus compris que des savants ; la langue de Froissart se lit avec un dictionnaire. Que dureront notre papier, la toile et les couleurs de nos tableaux, le bronze et la pierre de nos monuments ? Nous souffrons par nos enfants, par nos petits-enfants. Si notre sensibilité portait plus loin, nous souffririons aujourd'hui des maux lointains qui attendent nos derniers descen-

dants, lorsque la terre périra de froid ou retournera par l'effet de la chaleur à l'état gazeux, — car on n'est pas fixé sur son genre de mort.

La sagesse consiste vraiment à ne pas trop examiner, à ne pas regarder de trop près, ni trop loin, ni trop profond. Pas de vanité, pas d'orgueil. Il faut s'assigner des buts précis, de minuscules tâches réalisables, ne rien attendre, et se fier à la force irrésistible qui entraîne le monde peut-être vers un meilleur état, un mieux-être universel.

De nos jours comme au temps de Pascal, ce qui fait le prestige, c'est la robe du juge, l'uniforme du général, la toilette de la femme. L'homme est un animal qui s'habille. On n'en ferait point une catégorie à part, et la théologie n'aurait pas creusé un abîme entre nous et les autres êtres animés, si le climat nous avait toujours permis d'aller nus.

Il y aura un grand pas de fait dans l'humanité quand, grâce au loisir, fruit de la diminution des heures de

travail servile, l'ouvrier pourra, selon le vœu de Ravaisson, entrer en communion par la science et les arts avec ce que Léonard de Vinci appelait *la bellezza del mondo*.

Notre expérience personnelle est faite du déchet de nos illusions, elle est presque toujours l'enseignement tiré d'un échec. C'est pour cela que la raison, qui est l'expérience accumulée de nos ancêtres, nous apparaît si désillusionnée, si froide.

Impérialisme, militarisme : l'égoïsme national double l'égoïsme individuel, tous deux coïncident. Il faut un grand concours de circonstances pour que la civilisation produise de temps en temps un humble.

La morale, c'est l'hygiène de l'action humaine. Il n'y a qu'une règle : ne pas nuire, ne pas faire souffrir.

On se croit bon parce qu'on a de l'imagination, une certaine facilité à s'attendrir. Mais les grands sanguinaires sont aussi des « âmes sensibles ». C'est à l'action, à une diminution de la souffrance des autres, que s'éprouve et se vérifie la bonté.

Les hommes sont mauvais autant par ignorance que par intention. Console-toi du mal qu'ils te font en te souvenant que l'humanité est la floraison des meilleurs. C'est pour son épanouissement que tu souffres.

Ce n'est pas la pensée de la bonne action qui rend heureux, c'est celle de l'avoir faite.

Que l'homme ne soit pas un « Dieu tombé », mais un animal qui s'élève, cela résulte historiquement de ce que la morale, c'est-à-dire l'expérience collective, traçant la règle de l'action humaine, devient, se fait et se défait pour se refaire, atteindre plus haut ; et aussi le droit, toujours infecté de violence.

Quand on imagine le remords qu'éprouvait celui qui désobéissait à une coutume de sa tribu, coutume que nous estimons aujourd'hui puérile, une angoisse nous serre le cœur à la pensée que nos grandes règles morales, que nous tenons pour des valeurs suprêmes, pourraient ne pas avoir plus de fondement et n'être aussi que transitoires préjugés.

Au point de vue moral, nous ne plaçons pas encore une nation sur le même pied qu'un individu. D'un homme qui se jette sur un autre homme pour lui prendre sa bourse, on dit que c'est un assassin. D'un peuple qui se jette sur un autre peuple pour s'emparer de ses richesses, on continue à dire que c'est un... ambitieux. Il y a des écrivains, après le grand crime de 1914, qui osent encore nous parler des... ambitions de l'Allemagne.

Il y a deux faits qui, dans la grande guerre, peuvent nous réconcilier avec l'humanité : la résistance jusqu'à

la mort de la Belgique, noyée sous le flot des Barbares, et le soulèvement comme un seul homme des Etats-Unis d'Amérique, le tout petit groupe humain et le tout grand d'accord pour reconnaître qu'il est, pour les peuples comme pour les individus, quelque chose de plus précieux que la vie, à savoir : l'honneur et la liberté.

Qu'est-ce que la grande affaire pour l'humanité, sinon de nouveaux modes de sentir et de comprendre ! C'est, dans les arts, la recherche de nouvelles formes, et, dans les sciences, de nouvelles formules.

Être, c'est assimiler, s'approprier, conquérir, vivre. Toute parcelle nouvelle de force qui s'ajoute à celle possédée déjà pàr le vivant augmente sa chance de survie dans la lutte végétale et animale pour l'espace, l'air, la lumière, la nourriture, toutes choses mesurées par la nature.

Mais il y a de la place et du soleil pour tous les hommes. Et ceux-ci n'ont pas, pour s'entre-détruire,

l'excuse de la faim, comme les êtres inférieurs ; ils savent tirer de l'air, de l'eau, de la terre, des végétaux, des animaux, et au delà de leurs besoins, tout ce qu'il leur faut pour se nourrir, se vêtir, s'abriter. La domination de l'homme sur l'homme — désir du pouvoir de La Rochefoucauld, volonté de puissance de Nitzsche, impérialisme de Seillière — est, dans nos civilisations d'intense production scientifique, une survivance irrationnelle de notre primitive bestialité. Ce malentendu effrayant, trop longtemps prolongé, cessera quand l'humanité, dans son ensemble, sera parvenue à l'âge de raison, peut-être bientôt, dans quelques siècles. Les hommes ne se mangent plus guère entre eux qu'en de rares contrées lointaines. Comme l'anthropophagie, les guerres à leur tour un jour disparaîtront et l'homme, au lieu d'asservir ses semblables, emploiera son activité conquérante et dominatrice à domestiquer les forces naturelles.

On entretient des gendarmes pour empêcher les individus de voler et de tuer, on pense à créer une gendarmerie internationale pour empêcher une nation plus

forte de s'emparer, en la massacrant, des biens d'une plus faible. Partout on est obligé d'employer la force contre l'égoïsme, et on nous dit que nous avons une « âme » immortelle. Il y a des intelligences et des consciences très hautes, très belles, qui certainement seraient dignes de l'immortalité. Mais les autres hommes, ceux dont la malfaisance est faite d'ignorance, dont l'ignorance est faite de conjonctures, il vaut mieux que la terre prenne ces hommes-là tout entiers, comme elle a enseveli le ptérodactyle et tant d'autres monstres. L'homme de l'avenir, l'être qui nous succédera, aura peut-être, dans quelque cinq cent mille ans, une mentalité, c'est-à-dire une « âme », digne d'être conservée, et qui réunira alors les conditions nécessaires à sa survivance.

On voudrait que notre intelligence se développât, que notre savoir s'accrût toujours. Mais cette intelligence, nous l'avons reçue de nos parents, nous la transmettons à notre descendance. Notre forme si vite flétrie disparaît, mais, par nos enfants, nous survivons dans l'humanité, en ajoutant les acquisitions de notre

individu éphémère au trésor de la raison collective, C'est la seule durée indéfinie dont nous soyons sûrs.

Si notre pensée nous sert si mal encore lorsque nous l'employons à comprendre l'univers, c'est que nous ne l'avons pas acquise pour spéculer mais pour agir, ou plutôt pour prévoir afin de mieux agir. La pensée, la raison, constituée par les expériences de la race, date d'hier. Il ne faut pas se montrer impatient. Elle est susceptible d'accroissement et de perfectionnement.

La mort des êtres permet aux générations suivantes, tout en répétant partiellement les gestes du passé, d'évoluer, d'innover, de progresser.

A la croyance que l'univers périra dans l'immobilité et le froid s'oppose une croyance nouvelle, née des derniers travaux de nos laboratoires. Dans quelques centaines de millions d'années, le radium contenu à l'intérieur de notre planète élèvera la température —

à moins de phénomènes contraires — à un tel point que la terre redeviendra, ce que sans doute elle a été déjà bien des fois, un globe de gaz incandescents.

Comme le jour succède à la nuit sur une terre qui durera des millions d'années, ainsi on peut conjecturer que chaque retour de notre planète à l'incandescence engendrera de nouvelles formes de vie, de sensibilité et de pensée. Et pourquoi n'y aurait-il pas progrès sur celles que nous connaissons ?

TABLE

BESANÇON, IMP. MILLOT FRÈRES